

BIOGRAPHIE

DE

JACQUES DE LINIERS

COMTE DE BUENOS-AYRES & VICE-ROI DE LA PLATA

(1753-1810)

PAR JULES RICHARD

ANCIEN REPRÉSENTANT A LA CONSTITUANTE

SUIVIE DE LA

GÉNÉALOGIE

DE LA

FAMILLE DE LINIERS

PAR N[°]

Extrait des Mémoires de la Société de Statistique, Sciences et Arts du département
des Deux-Sèvres,

NIORT

L. CLOUZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES HALLES, 50



Représentant du Baron de Perla

JACQUES DE LINIERS,

CHIEF D'ESCADRE

Né à Mort le 25 Août 1756.



COMTE DE BUENOS-AIRES

VIZ-ROY DE LA PLATA, ETC

Mort le 25 Août 1806.

BIOGRAPHIE

DE

JACQUES DE LINIERS

Chevalier de Malte, Commandeur de l'ordre de Montesa, Chef d'escadre de la marine espagnole, Comte de Buenos-Ayres, Vice-Roi de la Plata.

1753-1810.

Marcet sine adversario virtus.

Sénèque.

MESSIEURS,

Je vous présente une vie peu connue, qui appartient à la terre féconde des Deux-Sèvres. Elle est pleine d'événements dignes de vous être racontés, toute brillante de bravoure, tout ornée de vertus et de sentiments héroïques. C'est le récit de quarante années de prospérité terminées par une fin lamentable, mais admirablement acceptée. M. Briquet, dans l'*Histoire de Niort*, et la *Biographie universelle* ont consacré quelques pages à Jacques de Liniers, où son courage est honoré; mais les faits y sont exposés trop succinctement et manquent parfois d'exactitude: je veux étendre ce sujet. La *Revue militaire espagnole* de 1854, en publiant une notice sur notre compatriote, me donne occasion de la compléter à l'aide de documents que M. le comte de Liniers, fils de l'ex-vice-roi de la Plata, a bien voulu me communiquer.

La famille de Liniers remonte par des noms isolés à la moitié

du **xi^e** siècle, et, par une filiation suivie, dressée par Duchesne et Chérin, à l'an **1253**. Elle tire son origine et son nom de la terre de Liniers, dans la commune des Moutiers, canton d'Argenton-Château. Louis de la Trémouille, vicomte de Thouars, l'érigea en châtellenie, l'an **1362**, en faveur de Charles de Liniers. Les membres de ses diverses branches ont été alternativement seigneurs d'Airvault, d'Amailloux, de Soulièvre, de la Meilleraye, de Vendeloigne, de Saint-Porchaire, de Saint-Pompain, de la Bourbélière, de Rougemont, de Baudiment, de la Grange-de-Courlé, de la Guyonnière et d'une foule d'autres lieux.

Un sire de Liniers, cité par Froissart, se trouvait à la bataille de Maupertuis, le **19 septembre 1356**; il y fut tué et on l'inhuma aux Cordeliers de Poitiers.

Jean de Liniers prit parti pour les Anglais, sous les ordres de Chandos, et suivit en Espagne le duc de Lancastre. Son fils, surnommé le *Maubruni*, accompagna, en **1390**, le duc de Bourbon dans sa campagne contre les pirates d'Afrique; sur ses vieux jours, en **1443**, il fortifia la ville d'Airvault. François de Liniers, son petit-fils, devint abbé de Saint-Séverin, dans l'ancien archiprêtré de Melle, en **1478**.

Parmi les seigneurs qui se portèrent garants d'un traité de paix entre François I^{er} et Henri VIII, figura un de Liniers.

Sous Henri III et Henri IV, François de Liniers, seigneur de Saint-Pompain, était gouverneur de Maillezais et de Marans. Henri III lui écrivit pour le féliciter de ses services.

De Liniers de la Bourbélière et ses frères furent commissaires ordinaires de l'artillerie dans les guerres de **1680 à 1690**; l'aîné mourut d'un coup de mousquet au combat de Rhinfeld; un autre périt à l'assaut d'Aubergein « en faisant très-bien son devoir. »

En **1702**, Jean de Liniers commandait le fort Louis sur la côte de Guinée.

Alexis de Liniers, né à Niort en **1726**, entra fort jeune dans la marine royale et servit ensuite sous le maréchal de Saxe. A la bataille de Lawfeld il eut une jambe emportée par un boulet de canon; il fut fait chevalier de Saint-Louis.

Jean-Baptiste de Liniers, capitaine de vaisseau au département

de Brest, chevalier de Saint-Louis et de l'ordre américain de Cincinnatus, émigra en 1790. Son petit-fils est le général marquis de Liniers qui commande aujourd'hui la division militaire à Châlons-sur-Marne.

C'est de la branche des Saint-Pompain que descend Jacques de Liniers. Son père, Jacques-Joseph-Louis, ex-officier de marine, seigneur du Grand-Breuil, de la Vallée, de Cram-Chaban, etc., épousa à Niort, le 2 juillet 1748, M^{lle} Henriette-Thérèse de Bremond, et eut neuf enfants, cinq garçons et quatre filles. L'aîné, Louis-Henri, chevalier de Saint-Louis, colonel d'infanterie, passa sa jeunesse à la cour de Versailles, se livra à la poésie et au genre dramatique : l'auteur de l'*Histoire littéraire du Poitou* en fait connaître les œuvres. Le fils de Louis-Henri se distingua aussi dans les lettres.

— Jacques de Liniers naquit à Niort le 25 juillet 1753. Tout enfant, il suivit les cours des Pères Oratoriens; son inclination le portait aux armes; à peine atteignit-il sa douzième année, qu'il fut reçu page du grand-maître de l'ordre de Malte, Ximénès. Dans sa famille il comptait plusieurs chevaliers : Guillaume, reçu en 1556; René, en 1577; Claude, en 1580, devenu commandeur, en 1593, de la Roche-Villedieu et de la Lande, et receveur du commun trésor au grand-prieuré d'Aquitaine; Hippolyte, en 1643; Philippe, page en 1737 et commandeur en 1784; Marc-Antoine, en 1779, et Claude-François. La carrière lui sembla toute tracée. Il demeura trois ans à Malte, qui était comme l'école militaire de l'Europe, et en revint en 1768 avec l'autorisation de porter la croix. La même année, il eut le brevet de sous-lieutenant et entra au régiment de Piémont-royal cavalerie, où il servit jusqu'en 1774.

L'Espagne préparait alors une expédition contre la Régence d'Alger, la nouvelle s'en répandit; de Liniers avait 21 ans, il jugea l'occasion excellente pour échapper à l'inaction qui lui devenait un fardeau. Par une heureuse rencontre, il était en garnison à Carcassonne et n'avait qu'une faible distance à franchir pour pénétrer en Espagne; il offrit sa démission au baron de Talleyrand, colonel de son régiment, et passa bientôt la frontière. Cette

démarche décida de sa carrière, quoiqu'il n'eut pas de parti arrêté : il obéissait à l'impatience guerrière de son caractère.

Avide d'aventures et de périls, il s'embarque comme simple volontaire à Carthagène, sur une frégate, afin de rallier l'escadre espagnole en partance dans la rade de Cadix : peu après il fait voile pour l'Afrique. La flotte, conduite par don Pèdro Castéjon, portait 22,800 hommes de toutes armes sous les ordres du comte O-Reilly. On prend terre aux environs d'Alger, on se jette avec impétuosité sur l'ennemi et on le disperse. Entraînée par ces premiers succès, l'armée s'avance dans le pays, des revers suivent et force est de regagner la côte avec perte de trois mille soldats. Protégée par les feux de l'escadre, l'armée remonta dans ses vaisseaux. De Liniers prit part à ces opérations, soit sur terre en qualité d'aide-de-camp du prince Camille de Rohan, soit sur le bâtiment auquel il appartenait, déployant partout sa valeur et une infatigable activité. De retour à Cadix, il fut admis, le 46 novembre 1775, au collège des gardes marines, et, à la suite d'examens, passa enseigne de frégate. Bientôt il partit pour les côtes du Brésil avec l'expédition confiée à la fois au marquis de Casa-Tilly et au général Cevallos. L'île de Sainte-Catherine et quelques villes tombèrent au pouvoir des Espagnols : le Portugal fit un traité de paix.

Un événement de la plus haute importance fixait alors les regards de l'Europe. La plus grande partie des colonies anglaises sur le continent de l'Amérique septentrionale avaient secoué, depuis deux ans, le joug de la métropole en se déclarant Etats libres et indépendants. Le Gouvernement français gémissait sous les conditions humiliantes du traité de 1763; il saisit le moment d'affaiblir la puissance britannique. Louis XVI fournit des munitions de tout genre aux insurgés, contracta alliance avec eux et s'engagea à maintenir leur liberté. C'était déclarer la guerre à l'Angleterre. Des deux parts on se prépara aux hostilités; l'Espagne s'unit à la France contre leur trop puissante rivale, dans les premiers mois de 1779. La réunion d'une flotte formidable des deux Etats s'effectua au plus vite; les amiraux d'Orvillers, de Guichen et Latouche-Tréville appareillèrent de Brest pour venir

à la rencontre de l'amiral don Luis de Cordova. De Liniers était monté sur le *Saint-Vincent*; soixante-six vaisseaux de guerre et trente-quatre frégates entrèrent dans la Manche. Quatre cents bateaux plats, construits dans nos ports de Bretagne et de Normandie, étaient prêts pour le transport de 40,000 hommes rassemblés sous les ordres du maréchal de Vaux avec le dessein d'opérer une descente. L'alarme se répandit en Angleterre; mais les calmes et les vents contraires rendirent inutiles ces préparatifs. La flotte combinée ne put empêcher l'amiral anglais de rentrer dans ses ports; on lui captura un vaisseau de 74 canons. Après cette démonstration pompeuse, — le combat devant l'île d'Ouessant s'était livré l'année précédente, — la flotte franco-espagnole revint dans la rade de Brest où elle passa l'hiver.

Au printemps de 1780, lorsqu'elle retournait en Espagne, elle s'empara d'un riche convoi anglais. De Liniers, aidé de quelques chaloupes sous ses ordres, aborda un trois-mâts armé de vingt-quatre pièces de 42 et défendu par soixante hommes d'équipage, s'en rendit maître et l'entraîna à la baie de Cadix. De là il fut employé sur les croisières du cap Saint-Vincent dans le but de protéger l'arrivage des galions, et comme l'Espagne, l'Angleterre et la France se battaient partout à propos de l'indépendance de l'Amérique, de Liniers vint sur le *Saint-Pascal* à l'île de Minorque où nous assiégeons, avec notre alliée, les Anglais dans le fort Mahon qu'ils possédaient depuis la funeste paix de 1763. Le duc de Crillon, à la tête de 42,000 Espagnols embarqués à Cadix, infligea avec gloire un affront à l'orgueil anglais.

La Revue espagnole raconte la part d'efforts qui échet à de Liniers dans ce siège fameux; nous la laisserons parler: « Cette campagne lui permit, est-il dit, page 324, de se distinguer par une action des plus audacieuses. L'armée ennemie et le port de Mahon se trouvaient simultanément en état de blocus: deux bâtiments anglais, chargés de vivres et de munitions, passèrent sans être vus et jetèrent l'ancre à portée de fusil du Fort-la-Reine. Le commandant de l'escadre, en apprenant l'événement, ordonna à seize chaloupes de se saisir des deux navires doublement protégés par les batteries de terre et leurs propres canons, quatorze

sur l'un et dix sur l'autre. Pour conduire à bonne fin cette attaque hasardeuse, il fit choix du chevalier de Liniers, lieutenant de frégate, sur la bravoure et l'habileté duquel il était parfaitement renseigné. Heureux de cette marque de confiance, le marin intrépide prend avec sagesse et vigueur ses mesures et se dirige vers les deux transports. Un épais brouillard, chose rare en ces parages, contrarie ses desseins. Peu accoutumé à reculer, il attend le jour pour remplir sa mission devenue plus difficile. Quelle que soit la violence du feu du fort et de celui des bâtiments, il les aborde, s'en empare, coupe les câbles et les amène au milieu de la flotte espagnole, non sans perdre plusieurs des siens et être lui-même blessé au bras. Cet acte héroïque brillera toujours dans sa vie et le souvenir doit en occuper une belle page! Au moment où ses deux captures passaient près du vaisseau amiral, l'équipage se hissa sur les vergues pour saluer les vaillants hommes des chaloupes et leur capitaine. Sur la proposition de ses chefs, de Liniers fut promu au grade de lieutenant de vaisseau en récompense de ce qu'il venait de faire, et il continua à rendre d'autres services pendant le siège, jusqu'à la reprise de l'île. » — Mahon se rendit le 5 février 1782.

Fières de leur succès devant Minorque, les deux puissances alliées voulurent chasser les Anglais de Gibraltar. Le duc de Crillon, qui pouvait désormais ajouter à son nom celui de Mahon, reçut le commandement des troupes que l'Espagne avait appelées. De Liniers eut ordre de veiller, avec un brick de 18 canons, au transport des prisonniers de guerre de Mahon sur la terre ferme, et immédiatement après il alla au blocus de Gibraltar. L'amiral lui confia un cutter de 24 canons.

On avait réuni au camp de Saint-Roch et à la baie d'Algésiras des forces imposantes pour reprendre la redoutable forteresse perdue depuis 1704. Le général Elliot, doué d'une grande énergie, y commandait. L'armée franco-espagnole avait à sa tête le duc de Crillon, et la flotte des deux nations, formée de soixante-quatorze vaisseaux, de quelques frégates et de bâtiments légers, l'amiral Cordova. La présence des deux princes du sang, le comte d'Artois et le duc de Bourbon, témoignait du grand intérêt que

Louis XVI attachait à cette conquête. Un colonel du génie français, d'Arçon, conçut un plan d'attaque dont on lui laissa la direction. Il construisit sur un nouveau modèle des batteries flottantes chargées d'artillerie de gros calibre, et qui, placées à petite distance de la forteresse, devaient en faire tomber les murailles. Le 13 septembre 1782, dix batteries flottantes, armées de cent cinquante pièces de canons, prirent position pour foudroyer Gibraltar. Sur une d'elles était le prince de Nassau et près de lui, comme son second, le lieutenant de vaisseau de Liniers. On s'embossa dans la rade malgré la violence du vent, et un feu terrible fut ouvert à la fois de toutes les batteries et de tous les bâtiments. Le duc de Crillon, du camp de Saint-Roch, secondait par ses canons l'attaque de la mer. Ce fut un effroyable tonnerre. Plus de mille pièces étaient en jeu et se répondaient; l'Anglais tirait de tous côtés. Ce violent assaut durait depuis plusieurs heures, lorsque le général Elliot démasqua de la place des batteries à boulets rouges qui furent servies avec une étonnante vivacité. Trois batteries flottantes furent incendiées, le feu se communiqua à toutes et elles sautèrent. Le prince de Nassau et de Liniers, après un rude usage de leurs pièces pendant dix-sept heures, n'eurent que le temps d'échapper à une mort certaine.

Ce désastre jeta le découragement dans l'armée assiégeante et rendit incertain tout projet ultérieur. Il fut question néanmoins d'une seconde attaque et, dans ce but, l'amiral Cordova confia à de Liniers, dont la réputation de vaillance grandissait, le commandement d'un brick. Mais on n'y donna pas suite à cause de la faiblesse des moyens d'agression, et on se borna à un blocus, dans l'espérance de réduire l'ennemi par la faim. Or, il arriva que, pendant un orage, quelques vaisseaux anglais trompèrent la vigilance de l'escadre alliée et introduisirent des vivres et des munitions dans Gibraltar. A leur sortie, ces vaisseaux furent poursuivis au-delà du détroit, dans l'Océan. De Liniers, toujours désigné pour les coups de main les plus hardis, s'empara du transport l'*Elisa*, de 24 canons, sur lequel était une compagnie d'artillerie et l'équipement complet de trois régiments. L'enlèvement de ce bâtiment s'opéra sous le feu d'un vaisseau qui lâchait

ses bordées. Rien ne troubla le sang-froid de de Liniers, ni ne l'empêcha de conduire sa prise à côté du vaisseau amiral. Cordova lui témoigna par des signaux sa satisfaction pour sa manœuvre et son courage, et ensuite confirma son opinion dans une lettre que garda longtemps de Liniers. Le 24 décembre 1782, sept ans après son admission à l'école navale, il monta au grade de capitaine de frégate, avancement sans précédent dans la marine espagnole. Son intrépidité lui faisait cueillir des lauriers, lors même que les corps d'armée ou les flottes, dans les rangs desquels il servait, essuyaient des échecs.

Le siège de Gibraltar, sur lequel l'Europe tenait attentivement les yeux fixés, fut remis à d'autres temps; le duc de Crillon se retira du camp de Saint-Roch; l'Angleterre signa la paix en 1783.

Peu de mois s'écoulèrent, et l'Espagne, voulant utiliser une partie de sa flotte, entreprit de se venger d'Alger; de Liniers fut de l'expédition avec sa frégate. Il se comporta avec sa valeur et son intelligence ordinaires, et mérita les éloges du commandant Barcelo; mais la nouvelle guerre n'eut pas plus de succès que celle de 1775 : un traité intervint. De Liniers joignait les qualités du soldat et du marin aux manières élégantes et à l'éducation du gentilhomme; à cause de ces dons il fut l'objet d'une faveur particulière, c'était d'offrir au Dey les présents du roi d'Espagne, Charles IV. Le Dey le combla de marques de bienveillance et le pria d'accepter, en souvenir de son estime, un damas de grand prix qu'il détacha de son côté et dont il arma à l'instant notre valeureux compatriote. Heureux de cet accueil, il sollicita de ce prince la délivrance de plusieurs captifs : il réussit et eut le bonheur de ramener les Français, les Espagnols et les Italiens qui se trouvaient détenus sur ces rivages.

C'est au retour de cette belle mission, accomplie à la satisfaction des deux partis et saluée par la bénédiction de cent familles, qu'âgé de trente ans et offrant une vie pleine de nobles actions, il épousa, en 1783, M^{lle} de Menviel, d'origine française, née à Malaga.

Envoyé au département du Ferrol, il y vécut dans les joies

d'une union charmante. Cependant le repos ne devait guère être connu de lui : avide de science pratique, il demanda à suivre D. Vincent Tosigno de San-Miguel, que le gouvernement venait de charger de la levée des plans des côtes d'Espagne sur l'Océan et la Méditerranée. De Liniers, doué à un haut degré d'aptitudes diverses, resta plus d'une année attaché à ce chef aussi éminent que savant, et il répondit à ses espérances.

Deux ou trois mois s'écoulèrent sur l'escadre d'évolution; on était à l'année 1788; appréciant son mérite et son expérience des choses et des hommes, le gouvernement le destina au Rio de la Plata. Une carrière plus grande se déployait devant ses regards. Au moment où il pouvait s'en réjouir, il en paya douloureusement les prémices, sa jeune compagne mourut; elle lui laissait un fils de quatre ans.

La révolution française commença pendant qu'il était dans un autre hémisphère et il n'en connut les développements que par les récits qui tenaient le monde dans une continuelle anxiété. En ces beaux climats de l'Amérique méridionale, vers lesquels il se sentait attiré comme s'ils eussent été sa patrie, il contracta un nouveau mariage : le 3 août 1791, il épousa, à Buenos-Ayres, M^{lle} de Sarratea.

Son espérance était de rester dorénavant fixé sur les belles rives de la Plata; sa position militaire et ses affections de famille l'y attachaient doublement. Pendant la guerre qui venait de s'allumer en Europe par la déclaration de la France, le 20 avril 1792, il eut à garder les côtes si étendues de l'Amérique. Il avait été élevé, le 17 janvier, au grade de capitaine de vaisseau.

L'Espagne qui tout d'abord ouvrit les hostilités contre la révolution, fut la première à contracter la paix avec la République française. De 1796 à 1802, de Liniers, pour parer à de nouvelles inimitiés entre l'Espagne et l'Angleterre, arma le port de Montevideo de nombreuses chaloupes canonnières. La Grande-Bretagne, depuis qu'elle avait perdu ses colonies du nord de l'Amérique, regardait d'un œil d'envie les possessions espagnoles du Sud; elle ne cessait d'en menacer les côtes. De Liniers engagea différents combats avec les bâtiments anglais, il les écarta de ces riches

parages, fit partout respecter son pavillon et assura le commerce d'une rive à l'autre de la Plata et avec les îles voisines.

Au temps qu'il exerçait ce commandement et cette salutaire protection des intérêts, des navires français qui venaient de l'Inde mouillèrent à Montevideo. Parmi les jeunes officiers de marine descendus à terre, il en était un dont le fils est aujourd'hui l'illustre amiral Jurien de la Gravière. Dès qu'ils apprirent qu'un Français avait le premier rôle dans ces lointaines contrées, ils s'empressèrent de le saluer. La mémoire des journées passées sur ces plages en la compagnie pleine de nobles séductions de M. de Liniers, ne s'est aucunement effacée du cœur de M. de la Gravière. Dans ses *Souvenirs d'un Amiral*, tome II, page 27, il en a reproduit, à soixante ans de distance, les récits remplis de charmes.

« C'était en 1800, la flottille française avait fêté l'avènement du nouveau siècle à l'île du Prince. Notre arrivée à la Plata fit sensation; nous étions à l'ancre depuis quarante-huit heures que pas une embarcation du pays n'avait encore osé s'approcher. Le gouverneur dont le nom, s'il m'en souvient bien, était Sobremonte, ne nous accueillit point avec l'empressement que nous avions droit d'attendre des représentants d'une nation alliée. En revanche, la population nous combla d'attentions et de prévenances. Nulles relations ne m'ont laissé un plus agréable, je dirai même un plus précieux souvenir que celles que j'eus alors avec un de nos compatriotes, M. de Liniers, entré bien jeune au service de l'Espagne et qui commandait à cette époque les canonnières armées pour la défense de la Plata. M. de Liniers avait déjà plus de quarante ans, c'était presque le double de mon âge. Une sympathie mutuelle établit cependant entre nous, dès notre première rencontre, une sorte d'intimité. J'étais fier de la préférence que m'accordait sur tous mes compagnons cet homme distingué. Je ne pressentais pas la juste célébrité qui devait s'attacher un jour à son nom.

« Les entretiens de M. de Liniers étaient pour moi d'un rare intérêt. Les colonies espagnoles étaient alors très-peu connues en France; la jalousie de la métropole en ayant constamment fermé

l'accès aux étrangers. M. de Liniers m'initiait aux usages de sa patrie adoptive, m'en énumérait les ressources, m'exposait avec une lucidité admirable les moyens de tirer parti de tant de richesses, sans me dissimuler les obstacles que l'ignorance et la férocité des classes inférieures mettraient longtemps encore au développement de ces fertiles contrées. Il prévoyait déjà qu'il aurait un jour à les défendre et prophétisait, comme s'il eut été doué du don de seconde vue, les avantages qu'il obtiendrait sur les Anglais (4). »

Environ deux ans après la visite de nos bâtiments à Montevideo, le vice-roi de Buenos-Ayres nomma de Liniers gouverneur politique et militaire, par intérim, de la province des Missions, dépendante de la vice-royauté; elle comprenait trente petites villes fondées par les Pères Jésuites.

De Liniers se rendit avec sa jeune famille à la Candelaria (la Chandeleur), chef-lieu des Missions. Il administra ce pays à l'entière satisfaction des habitants et de ceux qui l'avaient délégué, ce qui dura assez longtemps, jusqu'à l'arrivée du titulaire au commencement de 1805. De Liniers retourna à Buenos-Ayres. Une grande affliction allait mettre son cœur et son courage à la plus difficile épreuve. Dans ce laborieux voyage de la Candelaria à la Plata, par des chemins à peine tracés et des rivières à descendre, M^{me} de Liniers mit au monde une fille et mourut avant d'atteindre Buenos-Ayres. L'enfant reçut au baptême les noms de Marie-Dolorès de la Croix. Au milieu de ces chagrins, il reprit le commandement de la division navale que l'Espagne avait établie aux embouchures du fleuve. Il ne tarda pas à repousser les croiseurs anglais qui entravaient le commerce, et parvint à introduire dans Montevideo le vaisseau le *Saint-Dominique*, de la compagnie des Philippines, richement chargé, que les circonstances de la guerre amenaient dans ces eaux.

Ces combats toujours renouvelés contre le voisinage gênant et

(1) La *Revue des Deux-Mondes* a donné cet extrait en octobre 1856 (T. XXVII).

persistant des Anglais, ne laissaient aucun doute sur des projets d'envahissement. Dans ces prévisions, le vice-roi, marquis de Sobremonte, ordonna à de Liniers d'aller à la baie de Barragan avec des forces de mer et de terre nécessaires à ce point, très-exposé par la facilité du débarquement. En effet, les Anglais, s'étant emparés sur les Hollandais du cap de Bonne-Espérance, se dirigèrent, après quelques jours de relâche à Sainte-Hélène, vers la Plata, heureux de leurs nouvelles conquêtes et décidés à un coup de main sur Montevideo et Buenos-Ayres. On était au commencement du mois de mai, le général Berresford les conduisait. De Liniers, exact à son poste, repoussa des bâtiments qui essayaient de reconnaître le mouillage; c'étaient les éclaireurs de la division du commodore Home-Popham. La résistance de de Liniers rendit impossible à l'ennemi le débarquement à la baie de Barragan. Le commodore s'interna en amont de la rivière et parvint à débarquer aux Quilmes, à quatre lieues de Buenos-Ayres.

L'érection de la vice-royauté de Buenos-Ayres, avec ses tribunaux et ses divers ministères, ne remontait pas loin, mais seulement à l'année 1777. Antérieurement, le siège du représentant du Roi était à Lima, dans le Pérou, pour toutes les possessions immenses de l'Amérique du Sud. Mille obstacles, à de pareilles distances, empêchaient les ordres du gouvernement de s'exécuter; de Lima à Buenos-Ayres on compte plus de neuf cents lieues françaises: un vice-roi fut donc placé aux bords de la Plata, et, l'année suivante (1778), la cour d'Espagne accorda à ces riches rivages la liberté de commerce avec la métropole. Ces deux mesures et tout ce qui en ressortait, tirèrent immédiatement Buenos-Ayres de l'état d'inaction et de retardement dans lequel cette ville, devenue si populeuse, vivait depuis la découverte de Rio de la Plata, en 1516, par le célèbre pilote Diaz de Solis.

Les titulaires de ces hautes fonctions ne restaient pas longtemps en charge; l'Espagne ne les leur confia pas d'ordinaire pour plus de trois ans. En 1806, le vice-roi, nous l'avons déjà nommé, était le marquis de Sobremonte, élevé à ce poste à la mort de son prédécesseur D. Joachim del Pino, au mois d'août 1804. D'abord

gouverneur de Cordoue, il s'y était signalé par la fondation de plusieurs villages et une série d'actes utiles. A Buenos-Ayres, son administration fut équitable et conservatrice; mais dans les difficiles conjonctures qui menaçaient la ville, il se trouva au-dessous de sa position; il ne prit que des mesures inefficaces avant le péril que pourtant il voyait venir, et, devant l'ennemi, il n'arma des milices qu'en même temps du débarquement. Les historiens indigènes, espagnols et autres l'ont traité de lâche. La Revue militaire, qui le ménage davantage, dit que tout fut conduit avec précipitation et désordre pour la défense.

Les Anglais ne mirent à terre que seize cents hommes et quelques obusiers. C'est avec cette faible armée que Berresford marcha à la conquête d'une ville de plus de cinquante mille âmes et du pays le plus fertile du monde : encore s'engagea-t-il dans des terrains marécageux que le vice-roi croyait impraticables. Je traduis un passage des dépêches du général anglais, datées du 2 juillet 1806 et extraites de l'*Annual register* :

« Ce ne fut que le 26 juin, à onze heures du matin, que je commençai à me mouvoir; l'ennemi, de ses positions, pouvait compter le nombre de mes hommes : il s'étendait sur le sommet d'une colline, près du village de la Réduction. Ses forces consistaient en deux milles hommes, surtout en cavalerie, et huit pièces de campagne. La nature du terrain était telle que je dus l'attaquer droit en face. Arrivés à portée des canons, nous trouvâmes le chemin barré par des marécages, il fallut faire halte et tourner l'obstacle. L'ennemi ouvrit son feu, d'abord bien dirigé, mais il nous faisait moins de mal à mesure que nous avançons. Bientôt on se trouva en ordre de bataille au pied des hauteurs occupées; on n'attendit pas notre approche, le sommet de la colline se dégarnit de troupes. Alors nous gagnâmes de vitesse, quatre pièces d'artillerie et un fourgon restèrent en nos mains. Une partie de nos canons n'avaient pu être retirés des marécages. Ce jour-là nous ne revîmes plus l'ennemi.

« Je me remis bientôt en marche dans l'espérance d'empêcher la destruction du pont de Rio-Chuelo; cette rivière, éloignée de trois milles de la ville, n'était pas guéable. Nous aperçûmes le

pont en flammes avant qu'il ne fût possible de l'atteindre. Au moyen de radeaux et de bateaux, je fis passer la rivière; on échangea des coups de feu pendant une demi-heure.

« Je fis sommer le gouverneur de me livrer Buenos-Ayres, la ville et le fort, afin d'éviter les excès et les calamités d'une entrée de vive force. »

Dès que le vice-roi Sobremonte apprend que le pont de Galvez est détruit et que néanmoins les Anglais passent la rivière, il réunit quinze cents hommes de cavalerie, abandonne la capitale, en enlève le trésor et se retire à Cordoue avec quelques autorités. Un brigadier reste dans la citadelle. Les Anglais arrivent, la capitulation s'effectue, Berresford entre dans Buenos-Ayres quatre jours après son débarquement.

De Liniers gardait la baie de Barragan : il ne reçut que tardivement l'ordre d'effectuer sa jonction aux troupes qui avaient plié si aisément. Lorsqu'il arriva devant Buenos-Ayres, la capitulation était signée; heureusement que dans la précipitation des choses il n'y fut pas compris et que les dix articles stipulés ne portaient que sur les propriétés publiques et privées et la liberté du culte catholique : il obtint de Berresford d'entrer dans la ville. Déjà au sein de cette population impressionnable le premier moment de stupeur s'évanouissait, on comptait les ennemis, on considérait les forces locales, la honte colorait les fronts et la colère envahissait les cœurs. De Liniers vit tout ce travail des habitants; les regards se concentraient sur sa personne, et dès qu'il ne pût plus douter des dispositions des esprits, il résolut de délivrer son pays d'adoption de la présence du vainqueur, et dans sa pensée il en calcula les moyens. Toujours chrétien sous l'habit du marin et du soldat, du jeune volontaire ou du général, il se rendit à l'église Saint-Dominique, s'y recueillit et demanda les dons de la force et du conseil. Il choisit pour s'agenouiller l'autel dédié à Notre-Dame-du-Rosaire. C'était en l'octave de la Fête-Dieu; le corps du Christ, à cause de la présence des Anglais, ne recevait pas les honneurs accoutumés, il en gémit, et sa plainte étant exposée et ses projets exprimés, il fit vœu à la Vierge auxiliaresse de lui apporter les drapeaux qu'il prendrait à l'ennemi.

Rempli de l'espérance d'une assistance supérieure, il va à Montevideo, sur la rive opposée de la Plata, s'entretenir avec le gouverneur : celui-ci formait des plans semblables. De Liniers est de tous les conseils, il aplanit les difficultés, il électrise les chefs; on lui confie six cents hommes de choix; il se met en marche le 23 juillet. Des pluies torrentielles l'arrêtent, il passe en bateaux des lagunes vaseuses, parvient à grand'peine à Saint-Joseph, franchit la rivière; le 28, il gagne la colonie du Sacrement. A ce point l'attendent dix goëlettes de 24 canons, neuf chaloupes et huit transports. Un brick de guerre anglais se présente, on l'écarte. Cent hommes de la colonie, équipés en quelques heures aux frais des habitants, se joignent à la faible armée.

Il régnait dans les rangs une animation d'un favorable augure; pour l'y maintenir et l'exciter encore, de Liniers fit lire cet ordre du jour : « Ce soir, si le vent le permet, nous passerons à la côte du Sud. Je ne doute pas du patriotisme ni de l'intrépidité des officiers et des soldats. Si contre mon attente quelqu'un tourne le dos, il y a à l'arrière-garde deux canons chargés à mitraille.

« La valeur sans discipline mène à la ruine, c'est inévitable; des forces soumises à la voix qui les dirige obtiennent la victoire; j'ordonne la plus stricte obéissance.

« La nation espagnole est intrépide et magnanime, l'ennemi vaincu est notre frère, la religion et la générosité nous font le même commandement. Buenos-Ayres reconquis, agissons avec réserve et douceur. Si quelques traîtres doivent être punis, laissez faire l'autorité. J'espère de mes dignes compagnons d'armes qu'ils me donneront la gloire d'exalter devant le trône du Roi leurs traits de courage aussi bien que de modération.

« Soldats, courez à l'ennemi et faites retentir sur nos forts les noms sacrés de Dieu et du Roi; à votre tête marche de Liniers Bremond, votre commandant général. Il ne recule jamais. »

Le 4 août, la flottille mit en fuite une corvette anglaise, triompha des vents et des courants contraires, et jeta l'ancre en vue de Buenos-Ayres. Avec une rare promptitude, la troupe et l'artillerie prirent terre et de Liniers se plaça au sommet du promontoire; puis il campa à une demi-lieue dans les terres; trois cent cinquante

marins, conduits par D. Juan Gutierrez de la Concha, se réunirent le soir même à l'armée.

La nuit fut orageuse, on la passa sans proférer une plainte. Le lendemain, de Liniers la dirigea sur le village Saint-Isidore où les habitants l'acclamèrent. La seconde nuit fut plus difficile; l'armée, sans abri, subit avec constance et sans murmure le vent et la pluie. Le 6, il y eut nécessité de retourner à Saint-Isidore; la tempête cessa le 9 et on reprit la marche. Dans la soirée on s'empara d'une position qui dominait la ville; de cette élévation, de Liniers écrivit au général Berresford de rendre la place. Voici les termes de sa lettre;

« Général, il y a plus d'un mois, Votre Excellence est entrée dans cette capitale. Vous avez attaqué avec de faibles troupes une population immense à laquelle a manqué la direction pour s'opposer à vos projets. Aujourd'hui, pleine d'enthousiasme, elle secoue un joug odieux et me fait vous adresser cet avis. Quinze minutes vous sont accordées pour prendre le parti ou d'exposer votre garnison à une entière destruction, ou de vous livrer à la discrétion d'un ennemi généreux. »

C'était bien hardi de tenir ce langage avec une poignée d'hommes; Berresford surpris et irrité répondit par un refus net. Sur-le-champ, de Liniers attaqua le fort d'el Retiro que deux cents hommes défendaient. Guidés par leurs officiers, les Espagnols franchirent rapidement des chemins étroits et des bourbiers. Au même instant une multitude de peuple sortit de la ville et se saisissant des canons les porta « comme par enchantement, » aux lieux qu'on lui désignait. L'assaut d'el Retiro se fit d'un seul élan; les Anglais se battirent bravement, mais après des pertes assez sensibles, ils lâchèrent pied. De Liniers fit une quinzaine de prisonniers; il se jetait où le péril était le plus grand, dominait de sa parole le bruit du combat, son visage demeurait calme et son sang-froid inaltérable.

Berresford accourut au secours des siens avec cinq cents hommes et de l'artillerie; l'obstacle n'arrêta pas l'impétuosité des Espagnols. Une mêlée sanglante s'engagea dans les rues; pressé de tous côtés, l'ennemi cherchait à joindre la place de la Cathé-

drale qu'il avait fortifiée et garnie de soldats. Le soleil descendait à l'horizon, on se battait depuis le lever du jour : de Liniers suspendit le combat ; il remit au lendemain le suprême effort.

Durant la nuit il disposa son artillerie pour enlever le campement ; les bâtimens anglais fatiguaient ses troupes de leurs projectiles ; il fit dresser des batteries pour répondre aux feux de la mer.

Ce n'était pas chose facile de déloger les Anglais du voisinage de la cathédrale ; ils avaient dix-huit canons, ils occupaient les rues adjacentes, ainsi que les terrasses et les maisons. De Liniers dirigea l'attaque par deux colonnes, la mêlée fut longue et sanglante ; enfin l'ennemi, contraint d'abandonner sa proie, éleva à tous les regards le drapeau blanc.

De Liniers déploya la fermeté de son caractère pour contenir ses soldats qui demandaient à grands cris l'assaut de la forteresse. Les Anglais étant réduits à cet unique point, leur résistance n'était pas probable. C'est pourquoi il y envoya un aide-de-camp avec ordre de n'accéder à aucune proposition, à moins qu'on ne se rendit à discrétion et qu'on n'arborât à l'instant le drapeau espagnol. C'est ce qui eut lieu. La joie de la population éclata en mille cris lorsqu'elle vit flotter, bientôt après, les couleurs nationales. Buenos-Ayres était délivré et les provinces rendues à elles-mêmes.

Le général anglais et le général de Liniers, l'heureux vainqueur, se rencontrèrent à quelques pas de la forteresse. Celui-ci exprima à Berresford toute son estime pour sa valeur. Cependant il fit former en bataille les troupes espagnoles, et, les tambours battant, près de douze cents prisonniers de guerre déposèrent leurs armes en défilant sur le glacis du fort. Les Anglais perdirent quatre cents soldats, cinq officiers, vingt-six canons, les drapeaux du régiment et un riche butin de marchandises qu'on évaluait à quinze millions de francs. Les douze cents prisonniers anglais furent dirigés au loin dans les terres. La perte, chez les assaillants, fut de près de deux cents hommes et de trois officiers.

La reprise de Buenos-Ayres entoura le nom de de Liniers du plus glorieux prestige ; les sentiments d'amour et de respect se confondaient sur sa personne. Le récit de cette grande prouesse

dont il était le héros, volait de bouche en bouche. « Aumentò el credito y prestigio de D. Santiago Liniers; su nombre era respetado y querido, y la relacion de sus proezas pasaba de boca en boca, » dit la Revue militaire.

Il était doux et facile de payer le tribut à des joies si patriotiques; il l'était beaucoup moins de sortir des complications de tout genre qui naissaient de l'expulsion des Anglais, de la renommée de de Liniers et de la fuite de Sobremonte à Cordoue. L'historien de l'Indépendance Argentine, don Gregorio Funes, doyen du chapitre de Cordoue, expose « qu'au milieu du triomphe, le peuple de Buenos-Ayres ne crut pas les chances de son salut assurées s'il n'enlevait le pouvoir des faibles mains du vice-roi, et s'il ne confiait les forces militaires à de Liniers, son libérateur, afin d'avoir pour chef celui qu'il regardait comme le seul digne de recevoir son obéissance. Il sollicita vivement les corps délibérants de la ville (l'Ayuntamiento), de s'occuper de ce choix (4). » Mais de Liniers, aussi résolu sur le champ de bataille qu'inflexible dans la ligne du devoir, « bravo soldado y idolatra del honor, » craignant moins de blesser les faveurs de la multitude que son propre honneur, rendit compte de ses actes à Sobremonte et demanda ses ordres. Celui-ci, éperdu mais reconnaissant, se hâta de l'investir du commandement de l'armée et de déléguer l'autorité civile au président de la Cour (de l'Audience). Les liens de la hiérarchie furent de la sorte respectés et le pouvoir régulièrement transmis.

Cette introduction du peuple dans la question du pouvoir est considérée par les historiens de ce pays comme le premier pas fait vers l'indépendance. « Ce fut, dit Gregorio Funes, la première révolution d'Etat à laquelle s'essaya le peuple pour en préparer une plus complète. »

Un autre historien, D. Mariano Torrente, d'opinion opposée à Funes puisqu'il déplore l'acte de séparation des colonies, fait les mêmes remarques dans ses écrits, publiés en 1830, sur la révolution hispano-américaine. « Quelles que fussent, dit-il,

(4) Ensayo de la historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres, y Tucuman, 1817.

les charges qui pesassent sur le vice-roi Sobremonte, il n'appartenait pas au peuple de se constituer son juge, mais au souverain des Espagnes. C'est là le premier anneau détaché de la grande chaîne de l'ordre politique qui reliait la métropole à ces pays. Les Buenos-Ayriens, pressés de déposer leur chef, ne cessèrent plus de marcher dans la voie de l'insubordination. Les hommes sensés, et à leur tête M. de Liniers, voyaient avec une grande douleur le périlleux ascendant que prenait la foule dans les discussions d'intérêt public. Dès cet instant, il se forma un parti dont l'action fut de miner la base de toute obéissance aux lois espagnoles. »

En effet tel fut le résultat occasionnel de l'agression des Anglais, quoique les causes générales du mouvement des peuples de la Plata tinssent à l'état de l'Europe. Rien n'était plus contraire à la manière de penser du général de Liniers; nulle conséquence de la délivrance due à ses efforts ne pouvait le faire souffrir davantage.

La cour de Madrid, informée de la reprise de Buenos-Ayres, confirma de Liniers dans son commandement, et, en reconnaissance de ses services, le nomma brigadier de marine.

La grande nouvelle de l'expulsion des Anglais retentit en Amérique; la ville de Lima la connut le 22 septembre, elle s'émut toute entière, le travail cessa, la population se répandit sur les places et dans les rues; ce n'étaient que cris de joie et d'allégresse. Bientôt la foule emplit les églises; le soir, l'illumination fut générale. Lima bénissait de Liniers et glorifiait sa vaillance.

Au fond de leurs districts des Pampas, les caciques (les princes indiens) apprirent ces événements. Le 20 décembre, dix d'entre eux vinrent féliciter le Conseil de la ville dans le langage figuré dont seuls ils ont le secret.

Les premiers soins du gouverneur militaire eurent pour objet la défense générale des côtes et des principales villes. Il ne mettait pas en doute que les Anglais, blessés dans leur fierté, ne vinssent au plus tôt se venger. Selon Torrente, « il déploya toute l'activité et la résolution désirables pour parer à l'agression. Il établit en corps de milice les nombreux habitants de la capitale, les divisa par origine de province: Montagnards, Andalous, Castellans, Galliciens, et les laissa élire leurs officiers. » En peu de temps,

il mit sur pied dix bataillons d'infanterie, sept escadrons de cavalerie, deux d'artillerie; il répara les anciennes fortifications, en construisit de nouvelles, créa des dépôts de vivres et de fournitures de guerre; il munit les hôpitaux.

Quelles que fussent la bonne volonté de ces peuples pour se défendre d'être conquis, et l'intelligence de de Liniers à les mouvoir vers cette fin, la protection égale et efficace des côtes si longues et d'un territoire partagé par un fleuve immense, la Plata, avec Montevideo à gauche de ses rives et Buenos-Ayres à droite, était presque impossible. Les Anglais le savaient bien, et l'année 1806 n'était pas révolue, que déjà ils revenaient sur ces bords attrayants, non plus avec 4,580 soldats ou marins, mais avec une flotte considérable, cinq mille hommes d'abord et dix mille qui suivaient, commandés par l'amiral Murray et le général Whitelocke. Il ne s'agissait plus pour eux de tenter un coup de main, mais de s'assurer la possession de ces contrées. Aussi, avant d'attaquer la capitale, ils songèrent à s'emparer des places fortes de la rive gauche de la Plata. Ils se présentèrent devant Montevideo, et prirent, après une vive résistance, Maldonado et l'île de Gorriti. Le malheureux Sobremonte, réfugié dans ces parages, se mit à la tête des troupes et fut battu; l'ennemi s'approcha de la ville et la resserra par un siège. De Liniers, averti de ces faits, ne perdit pas une journée; il assemble 3,200 hommes, et, par de longs détours et une traversée difficile, il arrive, le 3 février 1807, en vue de la seconde ville de l'Etat. Malheureusement, l'assaut avait été donné la nuit même, et l'Anglais était entré victorieux à Montevideo.

L'unique parti à prendre était de revenir sur ses pas et de garantir la capitale du même désastre. En face d'une invasion imminente et à peine rentré à Buenos-Ayres, de Liniers arme les habitants, fortifie les édifices publics, place des bombes sur les terrasses, prend à la flottille quatre cents marins, et met de nouveau Concha, son ami, à leur tête. Tout se fait avec promptitude, l'ardeur n'a pas de limites, chaque corps est à son poste.

Les Anglais, maîtres de Montevideo, y laissèrent trois mille

hommes. Le 23 juin, ils vinrent au nombre de 42,000 se placer en vue de Buenos-Ayres, et prirent terre le 28. De Liniers les laissa s'avancer et se fatiguer dans des terrains bourbeux. En ne présentant pas la bataille près de la mer, il évitait l'artillerie des navires, et, sûr de la coopération des habitants, confiant dans les dispositions qu'il avait faites, il espérait les attirer jusqu'à Buenos-Ayres même : là, leur perte lui paraissait certaine. Il avait dix mille hommes, quarante-quatre pièces de campagne et une réserve de deux divisions. Avec ces forces, il sentait qu'il ne pouvait résister à douze mille Anglais aguerris. Sa tactique consista donc à les laisser venir pour les écraser dans le dédale des rues. Partout ailleurs il se voyait battu. Il campa à quelques milles de la ville et fit cette proclamation :

« Citoyens armés pour défendre votre pays, Corps de vétérans et de marins qui tant de fois avez arrosé de votre sang les champs de bataille, Invalides qui si bravement m'avez demandé des armes, je vois sur vos visages l'annonce de la victoire. Tous ensemble, repoussons, jusqu'à notre dernier soupir, les ennemis de notre religion, de la patrie et de notre honneur. Sa meilleure force est dans la présomption de notre faiblesse. Que votre énergie apprenne à l'Europe ce que sont toujours les Espagnols. Ayez à la mémoire votre constance dans le passé. Marchez sous les regards de Dieu à un triomphe assuré ; vos familles et vos magistrats se reposent sur votre valeur ; les ministres du Seigneur offrent d'incessants sacrifices. Ceignez votre front de lauriers. »

Les Anglais vinrent aux Quilmes, de Liniers leur présentait toujours le front, mais se retirait sur Buenos-Ayres. Adossé aux murs de la ville, on se joignit enfin le 2 juillet ; une fusillade des plus vives causa des ravages dans les deux camps. Le 3 et le 4, on se battit sans résultat ; le 5, dès six heures, l'ennemi attaqua le fort le Retiro, le combat devint général. Le patriotisme espagnol s'enflamma et résista à tous les coups. La mitraille éclatait à chaque coin de rue ; les hommes, les femmes, montés sur les maisons, tiraient le fusil, lançaient des tuiles et des pierres. Le Retiro et la place de Los Toxos furent malgré tout emportés, et les Anglais s'y établirent. Au couvent de Saint-Dominique, le

combat devint plus acharné encore : l'ennemi s'y était logé, mais il s'en vit chassé avec une perte considérable de morts et de prisonniers. Le dégagement de ce point entraîna bientôt celui des deux autres ; le flot assaillant de la population montait toujours. Les généraux anglais virent que leur position était des plus compromise, et qu'ils pouvaient être massacrés. Eux-mêmes ont raconté dans des termes saisissants la résistance de Buenos-Ayres.

« Nos troupes marchent en avant, est-il dit dans l'*Annual register*, et sont assaillies par une épouvantable grêle de mousqueterie, de grenades, de briques et de pierres, lancées des fenêtres et des terrasses. Les portes des maisons étaient barricadées de façon à ne pouvoir les forcer ; les rues étaient coupées de fossés profonds, et des canons placés sur le relèvement écrasaient nos colonnes en marche. La mitraille pleuvait. Les maîtres de maison, à la tête de leurs nègres, avaient fait de chaque demeure une forteresse. Malgré cette formidable défense, lord Auchmuty pénétra jusqu'à la place et en fit un lieu de refuge pour les autres régiments accablés par le nombre. La brigade du général Crawford perdit ses communications et fut forcée de se rendre. Le colonel Duff, avec tout son détachement, éprouva le même sort. Le général Whitelocke s'empara d'un poste placé de même au centre, et l'occupa de sa personne ; mais cet avantage partiel nous coûtait très-cher : nous avions 2,500 hommes hors de combat. Telle était la situation de l'armée le 5 juillet, à la fin du jour. »

La Revue militaire élève à quatre mille hommes les pertes des Anglais. Le même soir, le général Whitelocke demanda à de Liniers une suspension d'armes : elle fut accordée et le sang cessa de couler. Du côté des Espagnols, huit cents hommes et trente-sept officiers avaient péri. De Liniers s'était multiplié en cette troisième journée, animant le soldat par sa parole et l'entraînant par l'exemple. Blessé au côté, il visita les ambulances et ordonna tout ce qu'il était possible de faire aux victimes de cette injuste guerre. — « Don Santiago de Liniers se le *habia visto* en los parajes de mayor riesgo, animando con su palabra y dando ejemplo con sus obras de bravo y denodado guerrero. »

Le 6 juillet, de Liniers écrivit ses conditions et le 7 elles furent

signées de lui et du général Whitelocke. Il y était stipulé que les hostilités cessaient sur les deux rives de la Plata; que les prisonniers seraient mutuellement rendus; que sous dix jours les Anglais se rembarqueraient avec les armes en leur pouvoir; que dans deux mois la forteresse de Montevideo serait remise avec toute son artillerie et dans l'état où elle était au moment de sa reddition. Trois officiers de marque furent donnés en ôtage de part et d'autre.

Ce second fait d'armes, plus remarquable que le premier, porta à son apogée la renommée de de Liniers. Le peuple et les notables de Buenos-Ayres étaient au comble de la joie et de l'enthousiasme, et s'abandonnèrent aux plus séduisantes espérances. On ne parlait que du courage et de l'habileté du commandant. Tous ces heureux résultats étaient effectivement son œuvre. Aussi la Revue s'écrie-t-elle : « Louange perpétuelle et gloire impérissable au brave de Liniers; admiration à la cité de Buenos-Ayres. — *Loor eterno y gloria inmarcesible al bravo Liniers y a sus huestes vencedoras; admiracion à la ciudad de Buenos-Aires.* »

Cet épisode glorieux, digne d'illustrer une vie, M. Thiers le raconte au livre XVIII, tome VIII^e de l'Histoire du Consulat et de l'Empire, en mêlant toutefois, dans son résumé rapide, le double fait de 1806 et de 1807.

« Du cap de Bonne-Espérance, dit l'éminent historien, les Anglais s'étaient reportés sur les bords de la Plata et avaient essayé un coup de main contre Montevideo et Buenos-Ayres. L'inertie du gouvernement espagnol et la lâcheté de ses commandants avaient permis aux Anglais de pénétrer dans Buenos-Ayres et de s'emparer de cette métropole de l'Amérique du Sud. Mais un Français, M. de Liniers, passé depuis la guerre d'Amérique au service d'Espagne, avait rallié les troupes et la population espagnole et avait chassé les Anglais de Buenos-Ayres après leur avoir infligé une capitulation affligeante pour leur gloire. A Montevideo, également, après être entrés et sortis, les Anglais avaient été obligés de s'éloigner de la ville. »

Le gouvernement anglais ressentit profondément l'outrage fait à ses armes. Déjà il avait désavoué l'irruption de 1806 dans la

Plata, comme entreprise sans son aveu. Sir Home-Popham, pour Montevideo et le général Whitelocke pour Buenos-Ayres, passèrent en conseil de guerre. Sir Popham, accusé d'être la première cause de ces divers malheurs, fut traité très-sévèrement, et on déclara le général Whitelocke indigne de servir : la sentence, confirmée par le Roi, fut lue à la tête de chaque régiment.

A l'occasion de ces détails, les feuilles anglaises publièrent une lettre de de Liniers qui lui fait trop d'honneur et peint trop au vif ses sentiments, pour ne pas trouver ici sa place. Le 74^e régiment anglais avait été interné sur les limites des possessions espagnoles et du territoire indien. Deux officiers furent assassinés par les gens du pays dans le temps où la flotte anglaise revenait si formidable, à la fin de 1806, dans les eaux de la Plata. On s'en plaignit à de Liniers. « Parmi les tristes événements, répondit-il, qui sont cause de mes soucis et de mes regrets profonds depuis que la guerre trouble ce continent, il n'en est pas qui m'ait été plus douloureux que l'acte d'atrocité que vous portez à ma connaissance. Il n'est personne ici qui ne ressente ma propre indignation. Cette énormité est le fait de quelques misérables abandonnés. Je viens de donner des ordres au commandant des hussards afin que tous les officiers anglais vivent dans une sécurité complète. J'envoie un détachement de troupes pour poursuivre les assassins et s'entendre avec les postes des frontières indiennes; plus de vigilance devra éviter le retour de ces scènes affreuses.

« Laissez-moi cependant vous dire que la conduite du commodore Popham, commandant à Montevideo, forme un contraste bien étrange avec celle du major-général Berresford, tenu en grande estime dans cette colonie par son humanité et ses autres vertus. Il n'était pas utile de faire le sac d'un village ouvert de tous côtés, tel que Maldonado, et d'exposer à mourir de faim deux cents prisonniers espagnols, en les jetant sans vivres sur l'île stérile de Lobos. Pour échapper au supplice d'une mort trop lente, quarante d'entre eux risquèrent de traverser la mer sur des peaux d'animaux, et, chose étonnante, leur périlleuse entreprise réussit. Ils annoncèrent quelle était la situation désespérée de leurs compagnons; on alla pour les sauver. Ces faits, racontés

partout, n'ont pas manqué d'exciter l'irritation dans des natures ardentes et rudes.

« Je rends, Monsieur, pleine justice à votre mérite en déplorant nos malheurs communs. Je serais trop heureux de vous être agréable : faites-moi connaître si je peux faire quelque chose pour vous. Disposez de ma bourse comme de la vôtre, avec la franchise d'un frère d'armes, vous obligerez singulièrement votre humble et obéissant serviteur, le chevalier de Liniers. »

La Gazette de Madrid de 1807 renferme chacune des dépêches de de Liniers, ses rapports, les lettres échangées avec les chefs anglais, les explications sur les articles de la capitulation relatifs aux prisonniers, et les articles des journaux d'Angleterre qui ont trait à ces diverses actions.

Lorsque la cour de Madrid apprit ces grandes et heureuses nouvelles, elle accorda à Buenos-Ayres les titres de ville très-noble et très-fidèle; elle promut Jacques de Liniers au grade de chef d'escadre et le nomma spontanément vice-roi, gouverneur et capitaine-général des provinces du Rio de la Plata. Peu de temps après, il reçut du Gouvernement un témoignage des plus honorables : le roi Charles IV lui donnait la commanderie d'Arens de l'ordre militaire de Montesa.

L'Espagne, par ce choix si bien justifié du reste, rompait avec ses anciennes habitudes : dans le cours de son histoire, peu d'étrangers ont été revêtus de hautes fonctions politiques. De Liniers méritait cette exception.

L'administration qu'on lui confiait était immense. La vice-royauté de la Plata renfermait les provinces de Montevideo, de Santa-Fé, de Corrientes, du Paraguay, des Missions, de Cordova, de Mendoza, de Tucuman, de Charcas, de Potosi, de la Paz, de Cochabamba, de Chiquitos, et le vaste district des Pampas qui n'était peuplé que d'Indiens.

La seconde délivrance de Buenos-Ayres concordait avec la date du vœu de de Liniers, fait l'année précédente, et de son départ pour Montevideo, où il allait chercher des soldats. Plusieurs avaient également remarqué que les Anglais, un instant maîtres de l'église Saint-Dominique, à la coupole de laquelle étaient

appendus les quatre drapeaux conquis en 1806, n'avaient pu reprendre ces dépouilles opimes. Ces circonstances singulières de temps et de lieu parurent à la population un effet de la protection de Notre-Dame du Rosaire. L'évêque de Buenos-Ayres, son clergé, les membres de la municipalité (l'Ayuntamiento), et les autres autorités, arrêterent unanimement de consacrer par une fête, en l'église Saint-Dominique, la commémoration de la double délivrance de la capitale. On convint de la fixer au premier dimanche de juillet de chaque année; elle fut déclarée perpétuelle, et on alloua officiellement une somme pour les pompes de la cérémonie, à laquelle tous les corps de la ville seraient priés d'assister. Déjà, le vœu de de Liniers avait été inscrit sur le registre de l'association, ainsi que la remise des drapeaux, à la date du 24 août 1806.

De Liniers, élevé à la grande position de chef d'escadre, de chef de l'armée et de vice-roi des vastes pays de la Plata, regarda d'un œil calme et assuré les devoirs de sa charge. Il ne s'en dissimula point les difficultés ni les périls. Le refoulement des Anglais et les conditions imposées par le vainqueur avaient enivré le peuple de Buenos-Ayres de sa propre puissance. De ce sentiment à l'acte de son indépendance, au milieu des circonstances où se trouvaient le Portugal et l'Espagne, il n'y avait pas loin. Tous les corps militaires organisés par de Liniers, armés devant l'ennemi et fortifiés par la victoire, manifestèrent la volonté d'être conservés; ils exigeaient une solde. Les deniers du trésor étaient épuisés, de même que les dons gratuits et les avances des provinces du Pérou. Le vice-roi se résolut à lever une contribution extraordinaire qu'exigeait l'état de choses amené par la guerre. Il décréta un impôt modéré sur les propriétés, mais un droit rigoureux de 24 pour 100 sur les objets d'importation. Cette dernière mesure fit des mécontents. « Les Anglais, écrit Torrente, avaient répandu des semences de discorde et fomenté chez les habitants des désirs de liberté. Le commerce, clandestinement pratiqué avec eux, venait d'enrichir quelques familles; cette aisance en engagea d'autres à se prêter à la continuation de ce désordre dans l'administration. La municipalité et les corps de volontaires, formés presque en

totalité de la classe marchande, loin d'appuyer l'autorité pour couper court à ces abus, les favorisaient par des motifs d'intérêt particulier. » Le vice-roi, quoique justement admiré, restait gêné dans ses actes et ses projets. Avec de tels éléments d'opposition, il ne prononça pas la dissolution immédiate des milices volontaires, organisées pour une crise et dorénavant trop nombreuses; il compta sur le temps pour en venir à son but. Son application était de replacer ces contrées dans des conditions régulières de sécurité et de prospérité. Il redoutait le contact moral des Anglais plus peut-être que leurs invasions.

Les grandes et terribles guerres dont l'Europe était le théâtre, pesaient aussi de tout leur poids sur l'administration de Buenos-Ayres. Dans le temps que de Liniers expulsait les Anglais de la Plata, Napoléon envoyait le général Junot en Portugal pour en faire la conquête. Lorsque la nouvelle que l'armée française était à Abrantès parvint à Lisbonne, la famille royale de Bragance et une partie de l'aristocratie montèrent, le 27 novembre 1807, sur des vaisseaux pour se rendre au Brésil. Trente-six bâtiments de guerre ou de commerce, rangés dans le Tage autour du vaisseau amiral, partirent pour l'Amérique du Sud sous les regards d'une population de trois cent mille âmes émue au-delà toute expression de cette solennelle expatriation.

L'Espagne ne pouvait plus douter que le sort du Portugal ne fût prochainement le sien. La résolution de la cour de Lisbonne de transporter, pendant l'orage, le gouvernement de la métropole au-delà des mers, causa une profonde impression à Madrid, et inspira à la faible cour de Charles IV les mêmes projets. L'invasion de la Péninsule paraissait imminente; les provinces d'Outre-Mer, déjà remuées par l'ancien soulèvement des colonies anglaises, travaillées en ce sens par les agents britanniques, pouvaient profiter de la guerre qui allait absorber les forces de la métropole pour secouer le joug de celle-ci; et de la sorte on perdrait, en restant à l'Escorial, d'abord l'Espagne, ensuite le Mexique, le Pérou, la Colombie, la Plata et les Philippines. Au contraire, par la présence de la famille royale, les magnifiques possessions de l'Amérique seraient maintenues dans leur fidélité. Si ce plan d'exil

volontaire, qui était celui du prince de la Paix, Godoï, déçu dans son espérance déloyale de trôner dans les Algarves, eut été exécuté, Charles IV et son gouvernement auraient pris le chemin du Mexique ou de Buenos-Ayres. Les devoirs du vice-roi de Liniers eussent été de beaucoup simplifiés.

Napoléon était décidé à détrôner les Bourbons de Madrid. La cour voulait fuir l'approche de l'indomptable conquérant; elle se transporta à Aranjuez, et essaya d'aller en Andalousie; mais le peuple de Madrid se révolta, courut à Aranjuez, et mit obstacle au départ. Charles IV abdiqua le 16 mars 1808, et son fils Ferdinand VII fut salué roi par des multitudes qui l'appelaient de tous leurs vœux.

L'empereur Napoléon s'arrêta d'abord au plan de faire prendre à la famille d'Espagne la route de l'Amérique; puis il craignit que, réfugiée dans ce second royaume, elle ne le lui enlevât: il n'entendait rien céder de son immense proie. En plaçant Joseph sur le trône, il voulait qu'il possédât toutes les colonies qui avaient fait dire autrefois que le soleil ne se couchait point pour les royaumes espagnols.

Les Français, conduits par Murat, entrèrent à Madrid le 23 mars. Ferdinand VII s'y était installé la veille et y avait reçu les autorités publiques. Napoléon sollicita de venir à Bayonne, où il se rendait, l'ex-roi Charles IV, Ferdinand VII, la reine, le prince de la Paix et les membres de la famille royale. En quittant Madrid, le 10 avril, Ferdinand VII y constitua une régence; il arriva le 20 à Bayonne. L'Empereur envoya Charles IV à Fontainebleau, et Ferdinand VII à Valençay. Le peuple espagnol, rempli de défiance au sujet de ce voyage au-delà des Pyrénées, se soulève à Madrid, le 2 mai: Murat comprime le mouvement.

Débarassé de ces derniers Bourbons, l'Empereur jette les yeux sur les Colonies: dès le mois de mai, il ordonne d'armer, au Ferrol, six bâtiments, et de les tenir prêts à recevoir trois ou quatre mille soldats espagnols qu'il destine au Rio de la Plata.

« Et comme il avait suffi, dit M. Thiers, livre xxx^{me}, de quelques centaines d'hommes sous les ordres d'un officier français,

M. de Liniers, pour expulser les Anglais de Buenos-Ayres, et d'une centaine de Français à Caracas pour déjouer les tentatives de l'insurgé Miranda, il y avait lieu d'espérer que l'envoi d'un tel secours suffirait pour mettre les possessions de l'Amérique à l'abri de toute tentative. »

L'indignation des Espagnols, en apprenant les événements de Bayonne, ne se contint plus; l'exaltation fut universelle. Les Asturies s'insurgent au nom de Ferdinand VII, et les autres provinces les imitent. Des juntas se constituent partout; dès les premiers jours de juin, celle de Séville devient l'autorité absolue à laquelle tout obéit dans le Midi.

Joseph-Napoléon, entré en Espagne dans le mois de juillet, au milieu d'une effroyable effervescence, ne resta que quelques semaines à Madrid; la résistance avait pris de telles proportions qu'il fut contraint d'en partir. Alors les généraux espagnols et les députés des juntas s'y assemblèrent pour convenir d'une action commune. Une junta centrale de 24 et ensuite de 35 membres, dont toutes les autres devaient relever, fut formée à Aranjuez. L'Empereur étant venu en Espagne pour la soumettre, les Français rentrèrent à Madrid le 4 septembre. Alors la junta d'Aranjuez se transporta à Séville où elle eut le rôle d'un gouvernement.

La répercussion de ces catastrophes extraordinaires ne tarda pas à se faire sentir en Amérique : de toutes parts on avait hâte d'y arriver. Ferdinand VII, lorsqu'il quitta Madrid, le 40 avril, pour son imprudent voyage à Bayonne où l'attendait la captivité de Valençay, signa l'ordre pour le vice-roi de la Plata de le proclamer souverain; et dès que Joseph-Napoléon eut placé ses pieds incertains sur le trône vacillant de Charles-Quint et de Philippe II, il envoya vers Buenos-Ayres un représentant de la politique de son frère, afin de se concilier les autorités et le peuple de ces pays.

Ces vastes contrées, principalement les centres très-populeux de Buenos-Ayres et de Montevideo se trouvaient exposés à trois courants d'opinion : la fidélité à Ferdinand VII détenu en France, l'acceptation de Joseph Bonaparte pendant que l'Espagne se sou-

levait pour le rejeter de son sol, et la séparation de la mère-patrie, c'est-à-dire l'indépendance des régions de la Plata. L'insurrection sera-t-elle victorieuse, sera-t-elle comprimée? Les colonies espagnoles sont-elles capables de se gouverner seules et de se maintenir libres? Ces questions allaient agiter les esprits aussitôt qu'on apprendrait les nouvelles de l'ancien continent. Où était le devoir pour le général de Liniers? Tout d'abord il consistait à conserver à l'Espagne, quel que fût son roi, la colonie qu'il gouvernait; secondement de proclamer Ferdinand VII qui lui mandait, sous la date remarquable du 40 avril, de le faire reconnaître; troisièmement de s'opposer, comme vice-roi, à la rupture avec la métropole. Quoique Français il ne pouvait passer au parti du vainqueur.

Même dans l'ignorance de l'abdication volontaire de Charles IV à Aranjuez, de l'abdication forcée de Ferdinand VII à Bayonne, et de tout ce qui se faisait en Espagne, le général de Liniers avait de vives inquiétudes sur le parti de l'indépendance à Buenos-Ayres. Ce parti acquérait des forces à mesure que le gouvernement d'Espagne faiblissait; les élections venaient de faire entrer dans les corps constitués les plus compromis dans ces espérances.

Le vice-roi n'attendit pas longtemps les nouvelles positives de l'Europe; des deux côtés, soit de l'insurrection, soit de l'invasion on faisait diligence. Le 25 juillet arriva d'Espagne à Montevideo le bâtiment qui portait la lettre de Ferdinand VII, datée du 40 avril, et le général de Liniers reçut les instructions pour le serment au nouveau Roi. Le Conseil, à cause des distances, en fixait la solennité au 42 août; Elio, gouverneur de Montevideo, eut voulu une époque plus rapprochée; mais, à la sollicitation de l'alferez ou porte-étendard royal de l'Ayuntamiento, la fête fut remise au 34, afin d'avoir le temps de la rendre plus belle.

Les ordres, toujours lents à parvenir au fond des provinces, étaient prescrits en conséquence et les préparatifs se faisaient, lorsque, le 43 août, débarqua à Buenos-Ayres M. de Sassenay, envoyé par Napoléon au nom de son frère Joseph.

Il s'en fallut de peu que M. de la Gravière, qui tenait M. de Liniers en si haute estime, ne partît pour la Plata au lieu de M. de Sassenay. « Les premiers soulèvements de la Péninsule, raconte-

t-il, page 132, tome II, dans ses intéressants *Souvenirs d'un Amiral* que nous avons déjà cités, firent craindre au gouvernement français que les colonies espagnoles, s'associant aux protestations de la mère-patrie, ne voulussent proclamer leur indépendance ou se jeter dans les bras de l'Angleterre. On recherchait partout les officiers de marine qui pouvaient donner quelques renseignements sur la situation de ces possessions lointaines. J'étais peut-être alors en France le seul officier qui eut pénétré dans la Plata. Dès la première entrevue que j'eus avec le ministre de la marine, il me questionna longuement sur les côtes du Brésil que j'avais explorées à deux reprises différentes, et sur Montevideo où j'avais séjourné durant plusieurs mois. Il s'informa surtout si j'avais eu l'occasion de connaître, pendant le temps que j'avais passé dans la Plata, un Français nommé M. de Liniers, qui avait récemment chassé les Anglais de Buenos-Ayres et qui paraissait jouir dans les provinces de l'Amérique espagnole d'une immense influence. Le hasard, en cette occasion, nous servait admirablement, car ce n'étaient point seulement des relations banales que j'avais eues avec M. de Liniers : il avait existé entre nous une véritable intimité, fondée sur une vive sympathie et sur une mutuelle estime.

« M. Decrès fut très-satisfait de mes renseignements. Il me prescrivit de lui remettre le plus tôt possible un rapport non-seulement sur la navigation de ces parages, mais aussi sur le pays, les habitants, les forces militaires des provinces que j'avais visitées. Il voulut en outre que j'entrasse dans les plus minutieux détails concernant M. de Liniers, sa famille, son caractère, ses goûts, son influence tant à Montevideo qu'à Buenos-Ayres. Je m'occupai de ce travail jour et nuit. Après l'avoir lu, le ministre me dit : « Vous allez remplir la plus importante des missions ; si vous réussissez, les portes des Tuileries ne seront pas assez grandes pour vous recevoir. Gardez le plus profond secret sur ce voyage et faites mystérieusement vos préparatifs de départ. »

Cependant ce ne fut pas M. de la Gravière qui partit, mais M. le baron de Sassenay. Il était porteur de lettres de l'Empereur, du ministre de la guerre Ofarril, et de celui des colonies, Asanza,

adressées au général et aux personnages en charge. La mission de l'agent français était de faire reconnaître dans la Plata le roi Joseph, souverain de l'Espagne et des Indes, et, par cet acte, de conserver les colonies à la vieille métropole en les rattachant à la nouvelle dynastie.

Le baron de Sassenay demanda à saluer le vice-roi. De Liniers refusa cette entrevue. « Des rapports si délicats, écrit Funes, l'historien de l'Indépendance Argentine, excitèrent toute la diligence de de Liniers, afin de rendre sa fidélité inaccessible aux traits de la calomnie. Il sentait tout ce que son origine française, à moins de grandes précautions, donnerait de probabilités aux jugements les plus téméraires. Voulant prévenir les traits de ses ennemis, non-seulement il refusa d'ouvrir les dépêches à moins que ce ne fût en présence de témoins de qualité, mais il ne permit pas que l'envoyé français approchât de sa personne. Le président de la cour d'appel, les procureurs du tribunal, l'alcade le premier inscrit, et le plus ancien d'entre les juges furent immédiatement convoqués par lui. C'est en présence de tous que les lettres s'ouvrirent. Napoléon faisait savoir l'élévation de son frère au trône; promesses et menaces, tout y était exprimé avec art pour gagner un consentement que devait entraîner l'espérance et la crainte.

« Une commotion très-vive (*inusitada*) agita les hommes de cette réunion. Étroitement attachés à leur roi, inaccessibles à toute séduction, ils n'eurent qu'une voix pour déclarer avec de Liniers que les ordres de l'empereur Napoléon ne pouvaient contrebalancer ceux qu'ils avaient reçus de la véritable source du pouvoir. A l'égard de M. de Sassenay, il fut arrêté qu'il n'aurait de communication avec personne et qu'il partirait le plus promptement. »

Sous l'influence de cet événement, et comme occasion de protestation de fidélité à Ferdinand VII, la cérémonie du serment fut rapprochée de dix jours, du 31 au 24. Le jour qui suivit la lecture des dépêches de Napoléon, le vice-roi de la Plata fit, à la date du 15 août, la proclamation ci-après aux habitants de Buenos-Ayres :

« Braves et loyaux citoyens : depuis l'entrée du dernier vaisseau de Cadix annonçant les événements accomplis dans notre mère-patrie, l'abdication du roi Charles IV, celle de son fils Ferdinand, et la retraite de toute la famille royale en France, vous êtes sans doute impatients de fixer votre opinion sur un objet qui intéresse si vivement votre loyauté. Votre anxiété a dû redoubler encore en voyant arriver ici un agent français.

« D'après les dépêches qu'il a apportées, l'Empereur des Français a reconnu l'indépendance de la monarchie espagnole et de ses possessions d'Outre-Mer, sans retenir ou démembrer la plus petite de ses provinces. Il maintient l'unité de notre religion, nos propriétés, nos lois et nos usages qui garantissent notre future prospérité; et quoique le sort de la monarchie ne soit pas entièrement décidé, les Cortès ont été assemblés à Bayonne le 15 juin dernier. Ils sont composés des députés des villes espagnoles et des citoyens de tout rang, au nombre de cent cinquante.

« Sa Majesté Impériale et Royale, après avoir applaudi à vos efforts et à votre courage, vous exhorte à maintenir votre tranquillité, à conserver vos bonnes dispositions, et vous promet tous les secours dont vous pouvez avoir besoin. Je n'ai pas hésité à répondre à Sa Majesté Impériale que cette ville se distinguera toujours par son attachement à son légitime souverain, et que je recevrais avec reconnaissance toute espèce de secours consistant en armes, munitions et troupes espagnoles.

« Dans des temps si malheureux, rien ne saurait contribuer davantage à notre sécurité qu'une réunion franche et pure de sentiments et d'opinions sur un point aussi intéressant que celui dont il s'agit. Imitons les exemples de nos ancêtres : ils évitèrent à ce pays les malheurs qui accablèrent l'Espagne dans la guerre de succession, en obéissant au prince légitime qui fut placé sur le trône.

« Je communique mes intentions aux différents chefs des provinces du continent pour que leurs efforts et leur unanime concours assurent la prospérité de cette ville qui, par son énergie et sa bonne conduite, est devenue le boulevard de l'Amérique mé-

ridionale. Je vous répète encore qu'il n'y a pas de salut à espérer pour vous sans une union entière, sans une confiance sans borne à vos autorités constituées. De leur côté, uniquement occupées du bien public, elles verraient avec peine, mais réprimerait avec fermeté tout excès et toute disposition contraire. »

Les termes de cette proclamation ont lieu de surprendre. Appartiennent-ils à M. de Liniers?... La pièce est-elle authentique; on ne la trouve que dans la *Feuille économique*, journal imprimé à Paris en 1808, sous la rubrique espagnole: elle ne se rencontre nulle part ailleurs; elle contredit l'unité de vie et la fixité des principes politiques du vice-roi.

D'autre part, est-il certain que M. de Sassenay ait été aussi froidement reçu et si rapidement éconduit de Buenos-Ayres que le racontent les auteurs espagnols? Pour bien juger de ces faits il faudrait le contrôle de la relation française de l'envoyé lui-même. La proclamation qu'on vient de lire, en l'acceptant pour vraie, prouverait l'impression produite par les dépêches et le langage du baron de Sassenay. A de pareilles distances, on ne savait encore que deux faits: l'abdication de Charles IV en faveur de son fils, et la renonciation de celui-ci à la couronne de ses pères. L'insurrection générale des provinces espagnoles était connue; mais nul ne pouvait dire quels événements allaient suivre. Ce qui importait avant tout, quel que fût l'occupant du trône, c'était de maintenir la colonie dans la dépendance de la mère-patrie; c'est la pensée qui domine en de Liniers. La question personnelle du prince viendra plus tard; encore est-elle bien vite tranchée, à six jours de là, le 24 août, par la fête générale de la prestation de serment à Ferdinand VII.

Les esprits demeurèrent peu de temps incertains. Le 23 août, Manuel de Goyeneche, député de la junte de Séville, débarqua à Buenos-Ayres. Goyeneche avait en ses mains les pleins pouvoirs de l'Assemblée. Il raconte « que tous les cœurs appartiennent à Ferdinand VII, que l'Espagne entière est soulevée et prend les armes, et qu'elle s'ensevelira sous ses propres ruines avant de courber la tête sous un monarque étranger. » — *Anunciando el heroico empeño con que se hallaba dispuesta la Península a recibir*

las huestes enemigas, y à sepultarse en sus ruinas antes que sufrir un yugo estrangero. »

Au bruit de ces nouvelles, les passions débordent. De Liniers est Français, cela suffit pour mettre en doute sa vieille loyauté de trente années. Son autorité est ébranlée.

Le passage de M. de Sassenay devint l'occasion de tous les malheurs du vice-roi, et fournit au parti de l'indépendance le motif de ne pas appartenir à la France pour rompre avec la métropole. Même la princesse de Bragance, Charlotte de Bourbon, arrivée depuis un an au Brésil, aida à la rupture par les imprudences des ministres du régent, son mari, et celles de l'ambassadeur anglais, lord Strangford.

Le vice-roi calma ces premières effervescences par sa constance de caractère, par son application toujours égale aux devoirs de ses fonctions et la grande estime dont il était entouré; mais l'ambitieux Elio, particulièrement hostile à de Liniers, ainsi que quelques Espagnols exaltés de Montevideo, excita dans cette ville qu'il avait mission de tenir en paix, une véritable tempête en qualifiant le vice-roi, son chef, de *Français* et évoquant les craintes de la conquête. Elio fut mandé à Buenos-Ayres; il refusa d'y venir; de Liniers lui nomma un successeur; Elio ne se contenta plus, et coupant les derniers liens de la subordination, convoqua une junte insurrectionnelle.

Le contre-coup des faits dont Montevideo était le théâtre, toute coupable et précipitée que fut la conduite du gouverneur, retentit dans Buenos-Ayres. Les mêmes sentiments de résistance qui avaient formé les juntas en Espagne pénétraient sur les rivages de la Plata; on tint à honneur d'imiter Murcie, Burgos, Vittoria, Valence. Personne n'ignorait que le général de Liniers n'y fut fort opposé; le mouvement éclata au mois de janvier 1809.

Ici je traduis et je résume Funes; ses opinions, je l'ai déjà dit, sont favorables à la séparation de la Plata avec l'Espagne. Malgré son caractère de prêtre et sa dignité de chanoine il partageait les fausses idées de l'école de Rousseau sur les droits de l'homme. Seulement Funes blâme la sédition de Buenos-Ayres comme intempestive. « Les chefs du complot, dit-il, se présentèrent très-animés

tumultueusement sur la place publique en demandant une junte pour gouvernement. Le général de Liniers prit ses mesures avec les commandants de divers corps de volontaires, toujours armés depuis la collision de 1807, pour envelopper l'attroupement. Son cœur était plus rempli de générosité que celui de ses adversaires ne l'était de colère : il espérait par ce déploiement de force faire changer de résolution à des hommes échauffés et entraînés. Lorsqu'il vit, au contraire, que le sang allait couler, il contint ses troupes et rassemblant à la forteresse l'évêque, l'audience territoriale, le corps municipal, des officiers de l'armée et d'autres personnes en honneur, il offrit pour calmer une sédition qui paraissait en vouloir principalement à sa personne, de se démettre du pouvoir et de le confier au militaire le plus distingué. A cette proposition, les chefs de corps répondirent en usant des forces qui étaient sous leurs mains : ils dispersèrent l'attroupement. De Liniers reprit l'autorité un instant échappée librement de ses mains, et parut sur la place publique entouré des soldats qui avaient partagé, deux ans auparavant, ses triomphes. Sa présence excita tout le respect qu'il méritait d'inspirer et mille acclamations retentirent. Le vice-roi avait fait échouer ce qu'il redoutait par-dessus tout, la formation d'une junte.

« Les plus compromis dans cette affaire furent envoyés à la côte de Patagonie, au nombre de cinq. On demandait contre eux le supplice de la mort; de Liniers ne voulut en aucune sorte y consentir. »

Manuel de Goyeneche, représentant de la junte centrale de Séville, fit un rapport sur ces événements, tout à la louange du vice-roi. Il n'en fut pas ainsi d'Elio et de ses adhérents qui voulaient la junte et la mise à l'écart d'une personne qui n'était pas née sur le sol de l'Espagne.

En attendant que ces dépêches arrivassent à Séville et que les ordres en revinssent, les partisans d'une junte de Gouvernement à Buenos-Ayres augmentèrent en nombre. A aucun prix le pays de la Plata ne voulait appartenir à la France dont le roi actuel de l'Espagne n'était, à ses yeux, que le prête-nom, et l'occasion paraissait bien tentante d'imiter les États du nord de l'Amérique.

Emu et entraîné, l'Ayuntamiento (le Conseil municipal) exprima le vœu de se constituer en junta : de Liniers s'y opposa comme aux jours de l'émeute. Il était convaincu que ce mode de gouvernement entraînerait la rupture avec la mère-patrie, et qu'il fallait longtemps encore en ces contrées une autorité supérieure unique. Toutefois, il sollicita de Séville son remplacement.

La junta centrale s'occupait des soins intérieurs les plus graves : l'insurrection avait essuyé des revers et Joseph étant rentré à Madrid le 22 janvier 1809, on ne put démêler de si loin, avec des renseignements contradictoires, lesquels soutenaient le mieux la cause de l'Espagne, ou de Liniers, ou des initiateurs d'un gouvernement semblable au sien. Dans l'impossibilité de bien juger de la situation de Buenos-Ayres, la junta prit le parti de nommer un nouveau vice-roi et de combler d'honneurs le général de Liniers. Au mois de février, elle choisit pour ce poste devenu si difficile, don Balthazar de Cisneros, lieutenant-général de la marine; nomma Elio sous-inspecteur et Nieto commandant à Montevideo. « Que de fautes commises en quelques instants, s'écrie Funes ! De Liniers est exclu au moment où la nécessité, même la justice le réclament; Elio est récompensé de son insubordination qui, en d'autres temps, l'eût conduit au gibet. » Et la Revue militaire ajoute : « Sans tenir compte de l'état de ces contrées ni regarder aux considérations qui en découlaient, la junta releva trop légèrement le vice-roi de ses fonctions. »

Reconnaissante des éminents services de Liniers, la junta centrale lui concéda un titre de Castille avec la dénomination de comte de Buenos-Ayres, exempt de tous droits, pour lui, ses fils et ses successeurs, avec une rente annuelle de cent mille réaux (25,000 francs) à toucher sur les caisses de la vice-royauté, en attendant qu'on lui signalât des terrains qui produisissent un égal revenu.

Cisneros arriva à Montevideo au mois de juin 1809. Déjà, avant qu'il n'eût abordé ces rivages, les partisans d'une junta le discréditaient dans l'opinion. En principe, ils ne voulaient plus la vice-royauté, mais une commission exécutive. Tout en semblant imiter l'Espagne, leur but était de rompre et de faire une révolu-

tion. De Liniers toujours généreux, publia un manifeste dans lequel il énumérait les qualités de son successeur et félicitait ces populations de posséder un si digne magistrat.

Cisneros éprouvait quelque crainte d'aller à Buenos-Ayres pour prendre le pouvoir des mains de son prédécesseur ; il y appréhendait une crise au moment de l'échange de l'autorité. De Montevideo, il passa à la colonie du Sacrement et fit dire à de Liniers d'y venir. Celui-ci n'hésita pas à faire cette démarche, quoiqu'elle pût lui coûter, et elle était d'autant plus louable que ses nombreux amis l'en dissuadaient. Accompagné des principaux fonctionnaires et de l'Audience, il se rendit à la colonie et fit la dévolution de son mandat. Il le transmettait entier, puisqu'il avait maintenu les provinces dans la soumission au gouvernement national de l'Espagne.

Funes, qui était sur les lieux et écrivait peu après la chute de l'Empire, rapporte, contrairement à la Revue espagnole, que de Liniers alla de sa propre volonté à la colonie, afin de dissiper les préventions que Cisneros pouvait avoir sur son compte et que partageait la junte centrale. Cisneros fut touché de cette démarche, ses soupçons s'évanouirent. Il avait connu, dès sa jeunesse, sur les bâtimens de l'Etat, le personnage qu'il venait remplacer : il retrouvait agrandis encore le cœur et les talents qu'il avait remarqués dans le jeune homme. De Liniers l'informa de l'intention où il était de quitter Buenos-Ayres et de se retirer à Cordoue. Son but en s'éloignant était de faire tomber les bruits qui le concernaient et de ne gêner en aucune manière par sa présence, au milieu d'amis et d'adversaires, la nouvelle administration. Don Balthazar de Cisneros entra satisfait dans Buenos-Ayres, et, dans ses premiers rapports avec la junte de Séville, il exposa loyalement les faits.

Momentanément les partis désarmèrent. Ensuite la situation financière et les conjonctures politiques obligèrent le vice-roi à permettre la libre introduction dans le Rio de la Plata de tout objet de commerce. La mesure était dans les principes des amis de la révolution ; elle ne tarda pas à produire ses conséquences en affaiblissant l'ancienne constitution. Cisneros, embarrassé et

privé de tout recours à la métropole, tirait ses résolutions de lui-même.

L'ex-vice-roi rencontra à Cordoue son ami et compagnon de victoire sur les Anglais, don Juan Gutierrez de la Concha. Avec les mêmes sentiments sur les choses politiques, ils échangeaient leurs soucis et leurs espérances : la fin de l'année et les premiers mois de 1810 s'écoulèrent dans cette retraite. De Liniers conçut le projet de traverser l'Océan pour rentrer en Espagne ; il demanda ses passe-ports, et les ayant obtenus, il se disposait à partir. Il avait souffert des bruits répandus par ses adversaires sur les délais de la fête du serment ; la junta centrale s'y était montrée accessible, et il écrivait à ses amis de Cadix « qu'il voulait passer en jugement. Ce jour, disait-il, sera le plus beau de ma vie. L'opinion d'un homme d'honneur surnage toujours et sa conduite ne brille jamais plus que lorsqu'il a passé par le creuset de l'examen et de la justice. » C'est au mois de juin 1810 qu'il devait sortir d'Amérique.

Ces espérances souriaient à sa délicatesse d'homme public. A la veille d'être réalisées, une grande secousse, dont les causes fermentaient depuis trois ans, changea la face de tout ce pays. Les raisons qui avaient détaché de l'Angleterre l'Amérique du Nord, et les idées de liberté propagées dans le monde entier par la révolution française, l'établissement en Espagne d'un gouvernement étranger, les guerres incessantes de l'Europe, les soulèvements successifs du Mexique, du Pérou, de Quito, de Caracas, le peu de force de l'autorité de Buenos-Ayres, toutes les circonstances du dedans et du dehors, sans omettre l'influence anglaise, entraînaient la colonie de la Plata à se déclarer indépendante. Dès le mois de février, les plus hardis dans Buenos-Ayres proposaient de constituer un Etat représentatif et osaient inviter Cisneros à se démettre de ses fonctions. Certains ménagements furent gardés encore, puis le 25 mai la révolution éclata. Une junta de sept membres s'installa qui dévêtit Cisneros de toute puissance. Malgré l'impétuosité du mouvement, elle ne proclama pas l'indépendance absolue : elle se limita, les premiers jours, à s'emparer, sous le couvert de Ferdinand VII, de toute la direction politique et administrative.

Dans cette extrémité, la première pensée de Cisneros fut de recourir à de Liniers. D'accord avec la partie des habitants que l'installation de la junte et la chute de la vice-royauté blessait, il lui fit le récit des événements et lui déclara que sa seule espérance était en sa bravoure et ses talents pour relever le pouvoir régulier. « A ces fins, disait-il, je vous abandonne une liberté d'action absolue et la pleine autorité. »

Torrente dit à ce propos : « L'éclat fait à Buenos-Ayres retentit promptement jusqu'aux derniers coins de terre de la vice-royauté. Les peuples s'agitèrent, les gens belliqueux prirent les armes, les pacifiques craignirent. Une seule main était indiquée comme capable de contenir le débordement, celle de l'offensé de Liniers. — En este desbordamiento de pasiones solo una mano se designaba capaz de contenerle, era esta la del agraviado Liniers. »

Il fallait remettre ces graves dépêches aux mains de l'ex-vice-roi. Pour cette commission périlleuse, Cisneros se servit d'un jeune homme dont il ne suspectait pas la fidélité, mais qui était plus agile que prudent. Le 28 mai, il parvint à Cordoue à onze heures de la nuit; il connaissait le doyen du chapitre, D. Gregorio Funes, l'historien souvent nommé dans ce récit, et alla frapper à sa porte. Cet ecclésiastique était l'ami des indépendants. Sur-le-champ il conduisit l'émissaire de Cisneros chez de Liniers. Eveillé de son sommeil, celui-ci lit la lettre qui lui est présentée, et avec sa promptitude ordinaire, il accepte l'appel et va chez le gouverneur de Cordoue, D. Gutierrez de la Concha. De la Concha assemble de grand matin l'évêque, deux conseillers honoraires, l'alcade et son second, deux receveurs royaux, l'assesseur du gouvernement, de Liniers, et Funes malgré le peu de confiance qu'il inspirait. Le premier acte de la réunion du 29 mai fut d'en jurer le secret entre les mains de l'évêque. On discuta les mesures à prendre. De Liniers se fiait peu aux troupes de Cordoue, il proposa de gagner le Pérou et d'y lever une armée. Funes combattit cet avis et on convint d'ordonner aux commandants des forts et aux officiers des milices des campagnes d'accourir dans Cordoue avec toutes leurs troupes et leurs canons.

Ces résolutions étaient prises, et on les savait à Buenos-Ayres,

lorsqu'un second message parvint à de Liniers. M. de Sarratea, son beau-père, alarmé de la responsabilité qu'il assumerait, le conjurait de ne faire à Cordoue aucune manifestation. Il espérait arriver à temps pour prévenir, dans l'intérêt de la famille si jeune de son gendre, une catastrophe qu'il n'entrevoyait qu'avec trop de justesse.

Déjà les ordres étaient donnés et tout se préparait pour une collision. Se contenant à peine, il répondit à M. de Sarratea : « Mon cher et vénéré père : voudriez-vous qu'un général, un militaire qui, pendant trente-six ans a donné des preuves réitérées de son amour et de sa fidélité au Souverain, le délaissât à la dernière époque de sa vie ? Ne livrerais-je pas à mes enfants un nom marqué au coin de la trahison ? Quand les Anglais envahirent Buenos-Ayres, qui m'obligeait à entreprendre la délivrance de cette ville ? Je ne balançai pas à m'engager dans une entreprise aussi dangereuse : j'abandonnai mes enfants à la divine Providence au milieu des ennemis. Plus tard, lorsqu'il fallut défendre Buenos-Ayres à la tête de soldats nouveaux contre une armée formidable et déjà en possession de Montevideo, la bonne cause n'a-t-elle pas triomphé ? Eh bien ! mon père, si elle était bonne alors, elle est très-bonne aujourd'hui. Elle réclame non-seulement les services d'un soldat honoré des plus grandes distinctions qu'il puisse acquérir ; mais de tous ceux qui ont prêté serment de fidélité. Songez à David et aux Machabées, la victoire fut le fruit de leur foi.

« Ne vous inquiétez pas, mon cher père ; ayez comme moi votre confiance en Dieu. Celui qui m'a protégé dans le passé me sauvera de même dans l'avenir. Mais, si d'après ses hauts décrets je dois trouver en cette occasion la fin de mes jours, j'espère que sa miséricorde me tiendra compte d'un sacrifice auquel je suis obligé par ma profession en échange de mes innombrables offenses.

« Mon père, celui qui nourrit les oiseaux du ciel et prend soin des plus petits êtres de la création sortie de ses mains, veillera avec vous pour la subsistance et l'éducation de mes enfants. Partout ils se présenteront sans rougir de me devoir la vie, et si je

ne leur laisse pas de richesses, je leur donne un beau nom et de bons exemples à imiter.

« Faites connaître mes résolutions à toute personne qui vous demandera de mes nouvelles; je n'y renoncerais pas, aurais-je le poignard sur la gorge. »

La famille de Liniers conserve cette belle lettre comme le testament du général; elle porte la date du 14 juillet 1810. Celui-ci, sans se détourner un instant de son but, fit partir son fils aîné, enseigne de vaisseau, pour Montevideo afin qu'il lui procurât le secours des troupes de la place.

Le gouvernement si récemment installé vit avec anxiété les préparatifs de résistance qu'on lui annonçait de la part de Liniers: il tenta de se le rendre favorable ou tout au moins de le détourner de ses projets. « La junte, c'est Torrente qui écrit, lui rappela les injustices qu'il avait essuyées du gouvernement espagnol; elle lui offrit le commandement de l'armée; elle le sollicita de ne prendre aucune part dans les mouvements d'opposition, qu'autrement il courait à la perte de sa nombreuse famille. Tout fut inutile. Ces offres séduisantes ne servirent qu'à augmenter son ardent enthousiasme. »

Funes, de son côté, s'empessa de composer un parti qui résistât aux entreprises dont il avait le secret. Il fut secondé par son frère, alcalde (maire), par des prêtres, des religieux, des avocats, des commerçants amis de l'indépendance. Le comité de Funes rédigea des proclamations et les répandit, afin de mettre sur pied les campagnes, d'armer les plus résolus, de couper le passage aux royalistes et d'intercepter leurs communications avec le haut et le bas Pérou. La guerre civile devenait imminente: les provinces ne suivaient pas l'exemple de Buenos-Ayres, on le disait de toutes parts.

Au foyer du nouveau gouvernement la vigilance, l'ardeur et l'irritation s'unissaient pour l'action commune. Inquiète de la conduite des chefs de provinces, la junte résolut de les réduire par la force, et une armée se mit en marche.

Les troupes convoquées par de Liniers et Concha entrèrent à Cordoue. La révolution y couvait comme à Buenos-Ayres; elle

passa rapidement dans l'esprit des soldats. De Liniers, se plaçant à leur tête, les conduisit au-devant de l'armée de la junte. A peine sortis de Cordoue, et avant d'être en présence, ils désertèrent. Il ne demeura auprès du général que quelques chefs de corps et vingt-huit officiers, la plupart européens.

Il ne restait pour de Liniers, de la Concha, l'évêque de Cordoue et les autres, que le parti de la fuite; le danger devenait pressant. Les premières paroles de Liniers rappelèrent ses compagnons à la résignation et à la force d'âme pour se tirer de périls sans nombre. Il leur conseilla de prendre la route des montagnes du Pérou vers lesquelles il se dirigeait lui-même. On se sépara et de Liniers unissant son sort à celui de l'évêque, de son ami Concha et de cinq autres, s'éloigna.

La junte, heureuse d'être débarrassée de ces premières résistances, mais en redoutant d'autres, délibéra la mise à mort des auteurs de la levée de boucliers. A l'imitation des pouvoirs qui naissent, elle voulut « enfouir dans la terreur le silence de ses ennemis. — Infundir con el terror un silencio profundo en los enemigos de la causa. » Ces paroles sont de Funes. Désolé de voir la révolution entrer dans cette voie, il fit par lui-même et par son frère, raconte-t-il du moins, des représentations au chef de l'expédition et au commandant des détachements qui passèrent à Cordoue, cherchant les traces des fugitifs.

Ceux-ci, de Liniers, l'évêque Orellana, un ecclésiastique qui le suivait, de la Concha, le sous-gouverneur Rodriguez, le colonel Allende et le trésorier Moreno avaient gagné peu de terrain. Après huit jours de fatigues par de mauvais chemins, attardés par des guides mal disposés, ils se virent atteints par un détachement de cent hommes. Dépouillés de leurs vêtements, on les fit marcher pendant soixante lieues à travers le Rio-Seco, par des déserts, privés de nourriture, presque nus et soumis aux plus indignes traitements, jusqu'aux limites des Pampas, dans le bois des Perroquets, tout près du lieu appelé *Tête-de-Tigre*. Là, enfin, on fit halte. Le supplice de la marche était subi; il restait celui de la mort.

C'était le 26 août. Un peu avant midi arrivèrent Castelli,

député de la junte, son secrétaire, un colonel, un lieutenant-colonel, des officiers et cinquante soldats. Castelli signifia aux sept prisonniers leur commune sentence. Après un moment de silence, il dit : pour l'évêque et l'ecclésiastique qui le sert, la peine de mort est commuée en celle de l'exil.

L'exécution des cinq allait suivre à l'instant. L'évêque obtint le sursis de quelques moments pour les préparer à paraître devant leur souverain juge. Deux heures s'écoulèrent. On leur lia les mains; de Liniers et de la Concha ne voulurent pas avoir les yeux bandés. Dans cet état, de Liniers pria l'évêque, qui ne s'écartait pas d'eux, de prendre dans ses vêtements le rosaire qu'il portait toujours et de le passer dans ses doigts. M^{re} Orellana le fit aussitôt. Le doux et héroïque patient se mit à prier. Lorsqu'ils furent en ligne devant les soldats qui allaient faire feu, de Liniers éleva la voix le premier et dit : « Nous mourons sous les coups de la junte, fiers de notre fidélité au Roi et à la Patrie. » Rodriguez déclara avec une entière sérénité de visage et de parole, « qu'il mourait joyeux, *muy gustoso*, pour Dieu, pour le Roi et la Nation. Le Roi et la Nation veilleront sur ma famille infortunée. »

Moreno dit : « Je meurs pour une juste cause. Je cite au tribunal de Dieu ceux qui nous sacrifient. »

De la Concha et le colonel Allende étaient calmes et recueillis.

Ces quelques mots étant dits, ils s'agenouillèrent. De Liniers cria aux soldats : « Nous sommes prêts; » les fusils s'abaissèrent, les coups partirent. L'œuvre de la mort ne fut pas entière, les soldats étaient troublés; il y eut une nouvelle décharge. De Liniers vivait encore... ses lèvres murmuraient le nom de Marie; il l'appelait à son secours. Le colonel French s'approcha; aide-de-camp de Liniers, il en avait été comblé de bienfaits et d'honneurs : considérant son général dont les yeux se fermaient, il lui déchargea sur le front ses pistolets.

Des soldats placèrent les cadavres sur un charriot et les conduisirent à l'église de la Croix-Haute, distante d'une lieue. Ils appelèrent le curé, ouvrirent une fosse et recouvrirent de terre les cinq victimes entassées. Le curé de la Croix-Haute était un reli-

gieux de la Merci : le jour suivant, il fit creuser une nouvelle sépulture plus profonde dans le lieu même de l'exécution; il déterra les cadavres et les y transporta. Les corps furent séparés et une croix posée à la tête. Sur les bras de la croix il écrivit, en face de chaque corps, la lettre initiale des noms, L, R, C, M, A, — Liniers, Rodriguez, Concha, Moreno, Allende. C'était afin que dans des temps plus calmes, les familles reconnussent des restes si précieux et si chers. Le saint prêtre récita l'office des morts et bénit les tombes.

Ces lamentables détails ont été conservés par le chapelain de M^{re} Orellana, présent à toute l'exécution, dans une relation écrite aussitôt les événements.

La junte défendit de célébrer des services funèbres en l'honneur de Liniers et de ses compagnons.

Le jeune Louis de Liniers, enseigne de vaisseau, fut arrêté en exécutant les ordres de son père, et mené en prison à Buenos-Ayres pour trois mois. On lui mit les fers aux pieds.

L'évêché de Cordoue fut déclaré vacant; le chanoine Funes en occupa illégitimement le siège. M^{re} Orellana resta dix-huit mois exilé à quarante lieues de son diocèse.

« Ainsi finit ses jours, dit dans un généreux langage la Revue militaire espagnole, le libérateur, le hardi et célèbre défenseur de Buenos-Ayres. Ce vaillant militaire, semblable à la foudre dans le combat, esclave du devoir, toujours désarmé devant la vengeance, exemple de patience sous l'insulte et les plus odieux traitements, est venu mourir d'une manière affreuse au fond des solitudes de l'Amérique. La mémoire de ses vertus est un enseignement pour tous ceux qui méprisent l'influence de la justice et de la religion. Il appartenait à une des plus anciennes familles du Poitou.

« De Liniers était de haute et belle stature; l'élévation de ses sentiments se traduisait en des manières parfaitement dignes; son imagination féconde, son cœur enthousiaste le rendaient hardi dans le conseil et prompt à l'action. C'était un modèle d'honneur militaire, de fermeté et de probité. Ses longs services et sa fin cruelle lui ont valu l'admiration et les respects

publics. En lui la nation espagnole perdit un serviteur fidèle, sa famille un membre illustre, le corps de la marine un général qui l'honorait par ses talents. »

Funes n'est pas suspect de partialité envers de Liniers, cependant il s'est complu à en tracer ce portrait à la page 424 de son *Essai historique* : Le chevalier de Liniers était plein de grâce dans sa personne, d'un visage noble et d'un port très-digne. Sa parole et son esprit rapides le rendaient audacieux dans le conseil et prompt à l'exécution. Libéral et magnanime sans mesure, il excitait l'enthousiasme de la multitude. Sa valeur tenait à l'occasion lieu de prudence. — Era Liniers de una presencia llena de gentileza, de un ayre noble, y de un porte voluptuoso. Su discurso y su alma fugaz le hacian atrevido en los consejos, y pronto en la execucion. Liberal y magnanimo sin medida, era el encanto de todos. » Et plus loin, l'auteur ajoute : « Le feu de l'imagination et l'abondance de sentiments généreux formaient le fond de son caractère. »

Le géographe et historien Torrente ajoute un trait au tableau. « L'influence de Liniers était telle, rapporte-t-il, et la renommée de ses prouesses et de ses vertus si générale et si respectée, que les membres du gouvernement craignirent le mauvais effet qu'allait produire dans le public la connaissance de son cruel sacrifice. Ils s'efforcèrent d'en cacher la nouvelle et interdirent tout service mortuaire afin d'empêcher qu'un autre Marc-Antoine ne soulevât les foules avec le vêtement ensanglanté de ce César américain. »

Enfin le contre-amiral de la Gravière, que nous avons déjà cité, a résumé cette belle vie dans ses *Souvenirs*. « Ce fut M. de Liniers qui, en 1806, reprit sur les Anglais la ville de Buenos-Ayres. La récompense de ce beau fait d'armes fut le titre de viceroy, que les habitants se hâtèrent de décerner à l'homme que dans leur enthousiasme ils nommaient alors leur sauveur. Deux ans plus tard, lorsque les colonies espagnoles profitaient des malheurs de la mère-patrie pour proclamer une indépendance dont elles devaient faire un si déplorable usage, de Liniers, toujours fidèle à la cause royale, tombait sous les coups de la

faction révolutionnaire qui voyait en lui un obstacle invincible à ses projets. Sa mort fut un deuil général, car jamais homme ne fut plus populaire ni plus estimé que le vainqueur de Buenos-Ayres. Mais à quoi sert l'amour du peuple ? Qui cet amour a-t-il jamais sauvé ? »

Les colonies qui se séparèrent de leur métropole, en 1809 et 1810, sous prétexte d'échapper à la domination française, n'auraient pas eu longtemps à attendre le prix de leur fidélité ; elles se fussent probablement épargné bien du sang, bien des crimes et d'interminables malheurs. Le 25 mai 1810, la junte de Buenos-Ayres s'empare du gouvernement de la Plata, et voici qu'après des revers inouïs et précipités comme un immense orage, l'Empire est près de tomber ! Napoléon prie Ferdinand VII de remonter sur le trône ; le traité de Valençay est du 13 décembre 1813. Bientôt le prince captif revoit l'Espagne. De Liniers, de la Concha, Rodriguez, Orellana et leurs amis avaient donc raison de vouloir maintenir l'ordre politique préexistant ; encore trois ans et demi, et les possessions de l'Amérique étaient intactes.

Ferdinand VII fut informé de toutes les choses qu'avait accomplies l'ex-vice-roi, ainsi que de sa mort déplorable. Il ordonna, en 1817, que le mot de Loyauté (*lealtad*) serait substitué à celui de Buenos-Ayres pour être porté, avec le titre de comte, par les héritiers du général. La coutume, au-delà des Pyrénées, est de donner pour récompense nationale le nom d'une vertu, d'une qualité ou de toute autre appellation abstraite. Il n'en était pas de mieux appliquée que le titre de Loyauté déferé à de Liniers, ni qui résumât plus nettement son existence.

Depuis, la famille, par respect pour la volonté de son auteur, a postulé la restitution du premier titre de comte de Buenos-Ayres, avec les quatre drapeaux pris aux Anglais, en 1806, pour support de ses armes. La chancellerie espagnole a accordé la demande en faveur de M. Jacques-Alexandre de Liniers, petit-fils du vice-roi, né en 1833.

La mémoire des actions de Liniers resta si profonde et si vive à Buenos-Ayres que la fête ordonnée en 1806 par l'évêque et l'Ayuntamiento, pour l'anniversaire de son vœu, continua d'être

observée, même sous la junte, avec l'assistance des nouvelles autorités. En 1820, à cause des agitations dans l'État, le Gouvernement ne s'y rendait plus; mais les cérémonies annuelles du premier dimanche de juillet ne furent pas interrompues une seule fois. L'association du Rosaire et la piété des habitants ont persévéré sous la République Argentine à célébrer la délivrance de 1806. Il y a douze ans, plusieurs citoyens, afin de rappeler les anciennes pompes, sollicitèrent du Président un secours régulier et la présence des corps constitués. Ils racontaient en termes élogieux les hauts faits de Liniers, les expressions de son vœu et le succès dont il avait été couronné. « Il est utile de rétablir cette solennité patriotique pour redire au peuple les nobles exemples de ses chefs et instruire notre jeunesse d'événements dont elle n'a pas été témoin et que malheureusement elle ignore. » Le chef du Gouvernement, Louis de la Peña, répondit aussitôt à cette lettre en accordant mille francs sur les fonds du budget du culte.

Le journal de la Confédération Argentine, *el Progreso*, publia, à la date du 18 août 1852, la pétition dans son entier, l'extrait du registre du Rosaire de Buenos-Ayres et l'acceptation du Gouvernement. Ces diverses pièces forment comme un chant à l'honneur de Liniers.

Sa dépouille mortelle, demeurée dans le cimetière de la Croix-Haute avec celle de ses compagnons, a été exhumée en 1862, par ordre du Président de la République Argentine, pour être transférée à Parana, chef-lieu de la Confédération. Sur les instances du Gouvernement espagnol, elle a été remise à son représentant à Buenos-Ayres et embarquée à bord du brick de guerre *le Gravina*, en station dans la Plata. Par une rencontre singulière, au moment où cette biographie était en voie de s'écrire, la même dépouille entra à Cadix le 9 juin dernier. La reine Isabelle II a voulu reconnaître le dévouement de son chef d'escadre et donner à son corps, massacré pour sa cause, une sépulture plus digne, ainsi qu'à celui de Gutierrez de la Concha. Les journaux officiels de Madrid viennent de rendre compte des honneurs militaires que ces restes ont reçus. « Le

vaisseau *le Gravina*, y est-il dit, était chargé des dépouilles de don Santiago de Liniers, du brigadier de marine de la Concha et de leurs compagnons de 1810. Un cercueil, fait avec le plus grand soin et placé dans un compartiment arrangé exprès sur l'arrière, les renfermait. On le descendit dans une barque avec tout le cérémonial militaire, *le Gravina* tira onze coups de canons. A l'approche de la barque, un bataillon du régiment de Gérone, les élèves de l'école de marine, cent cinquante hommes de mer et une musique nombreuse, le général et plusieurs officiers l'attendaient à l'extrémité du môle. Les restes furent mis sur un char fort beau, décoré de douze candélabres et recouvert d'un drap noir galonné d'or. La marche était grave et solennelle. Les autorités de Cadix et un grand concours de personnes notables, soit de la ville, soit des environs, conduisirent au Panthéon des marins illustres, les corps de ces hommes vaillants et fidèles. Avant qu'on ne les déposât dans la chapelle du collège, l'air retentit de nouvelles décharges de mousqueterie et d'artillerie. »

Un monument en marbre est élevé par les soins des deux familles, à la mémoire de de Liniers et de la Concha.

Un vapeur de guerre, construit il y a plusieurs années à Carthagène, porte le nom de Liniers.

Les gouvernements s'honorent et encouragent tous les genres d'héroïsmes par les distinctions qu'ils accordent aux citoyens qui les ont dignement servis.

Telle fut la vie de Jacques de Liniers, né parmi nous à Niort, marin intrépide, Vice-roi d'une moitié de l'Amérique du Sud, tué dans un désert, toujours généreux et grand, toujours chrétien dans la bonne ou la mauvaise fortune, et dont les cendres, après tant de vicissitudes, reposent enfin au Panthéon de l'île de Léon.

Les deux vies de de Liniers et de la Concha sont liées si étroitement par une estime et une amitié réciproques dans la double

délivrance de Buenos-Ayres, dans la résistance à la Junte et dans la mort, qu'on me pardonnera de consacrer à ce dernier quelques lignes rapides.

Lorsqu'il mourut, de la Concha était brigadier de marine et intendant de la province de Cordoue. Il s'était livré à des études spéciales et avait acquis de la réputation dans diverses campagnes sur le vieux continent. Il passa à Buenos-Ayres pour fixer les limites entre ce pays et le Brésil. Sa réputation dans les sciences astronomiques le fit rechercher entre plusieurs marins pour l'expédition de Malespina, au sujet de laquelle il a laissé des travaux intéressants. Sa famille courut toute sorte de dangers au milieu de l'exaltation que causait la déclaration de l'Indépendance : elle regagna l'Espagne. Un des fils qu'il a laissés, le marquis del Duero, préside aujourd'hui le Sénat espagnol; un autre, marquis de la Havane, a été ministre de la guerre; un troisième, D. Juan de la Concha, a rempli de hauts emplois dans la diplomatie.

J. RICHARD.